

Edition

2012-09



Ville de Liège



Province de Liège



asbl ROI ALBERT I



vzw KONING ALBERT I



Avec le soutien de
Met de geldelijke steun van



Avec le soutien de
Met de geldelijke steun van



EDI TEUR RESPONSABLE :
VERANTWOORDELIJKE UITGEVER:
MICHEL CAILLET, RUE BRANCHE PLANCHARD, 104 à B-4000 - LIÈGE

REPRODUCTION INTERDITE SAUF ACCORD DE LA REDACTION
REPRODUCTIE VERBODEN, TENZIJ MET TOELATING VAN DE REDACTIE

L'Editorial du Vice-président

En cette soirée où, après avoir participé à la commémoration de l'inoubliable don de soi des Défenseurs du fort de Loncin, (le 15 août, ndlr), je rédige ces quelques lignes, un mot de Simone Weil me vient à l'esprit: *"Il faudrait dire des choses éternelles pour être sûr qu'elles soient d'actualité"*.

Et je remercie la Providence qui m'a accordé l'immense privilège de lire et de retenir, de la plume de Frédéric Ozanam, une de ces choses éternelles: *"Heureux ceux qui savent vivre avec les morts! C'est souvent le meilleur moyen de remplir ses devoirs envers les vivants"*.

Dans cette optique, la plupart des articles de notre revue sollicitent lecture et relecture. Convaincu de l'immense bienfait que ces textes pourraient apporter à l'homme et, plus singulièrement, au jeune d'aujourd'hui, je me suis notamment replongé dans ceux des pages 8 et suivantes: *"La Belgique héroïque, la Défense de Visé"*, des pages 14: *"La Grande Guerre résumée par Wikipédia"*, 30: *"La Résistance dans le Secteur de Visé"*, 35: *"Mémoire d'un Arbre"*, 36 : *"L'Appel à 20 Ans"* et suivantes.

Bonheur d'entendre (car l'œil écoute!) dans ces lignes la symphonie de hauts faits, comme en relief sonore, comme en stéréophonie héroïque. Et je me suis demandé si nous, patriotes, ne devrions pas aller, comme des agneaux parmi les loups, tirer chacun par la manche, afin qu'en bout de chaîne, l'enfant puisse jouer sans crainte dans la rue, l'adulte cesser de se comporter comme une bête sauvage, les nations enterrer pour toujours leurs missiles de guerre et entendre, elles aussi, le plus splendide concert qui soit: celui de la tolérance et de la paix.

Robert THONON



On Peut tout fuir, sauf soi-même.
Christine

ASBL ROI ALBERT I

Comité d'Honneur

Président:

Le Gouverneur de la Province de Liège

Membres:

Le Bourgmestre de la Ville de Liège

Le Président du Comité d'Entente des Groupements Patriotiques de Liège

Conseil d'Administration

Président: Michel CAILLET

Rue Branche Planchard, 104, B-4000 - LIEGE

Tél. : 04 - 246 22 61 - Portable : 0474 - 119 185 - Courriel : michel.caillet@live.be

Vice-Président: Professeur Robert THONON

Avenue J. Merlot, 127, B-4000 - LIEGE

Tél. : 04 - 343 45 98 - Portable : 0478 - 190 023 - Courriel : r.thonon@skynet.be

Secrétaire: Commandant Hre Alain PELZER

Chemin de Sluse, 74, B-4690 - GLONS

Tél.: 04 - 286 40 21 - Courriel: claudepelzer@hotmail.com

Trésorier: Colonel BEM Marc KLEPPER

Rue de Fize le Marsal, 22, B-4351 - HODEIGE

Tél. : 019 - 58 79 32 - Portable: 0495 - 249 625 - Courriel: marc.klepper@mil.be

Webmaster

Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL

Rue des Vennes, 84, B-4020 - LIEGE

Courriel : yves@tinel.be

Trésorerie

Compte Fortis n° 001 - 4913753 - 03

IBAN : BE21 0014 9137 5303

asbl Roi Albert 1er

Rue de Fize le Marsal, 22 à B-4351 - HODEIGE

Le blog d'André Flahaut – 21 juillet

(Président de la Chambre des Représentants (ndlr))

Le 21 juillet ! On s'en réjouit un peu moins cette année sans doute parce que cette fois, pas de « pont », la fête nationale « tombe » un samedi ...et pas mieux l'an prochain !

Triste mais réaliste cette constatation que pour tant de citoyens, cette date n'ait guère plus d'autre signification que celle d'être un jour férié.

Certes, tout n'est pas perdu. Le 21 juillet, ce sont quand même nombre d'activités festives mises en place par les communes, des jeux, un bal, un feu d'artifice.

Dans la discrétion des matins, des gerbes seront déposées devant les monuments aux morts. A Bruxelles, il y aura le traditionnel défilé militaire que j'ai eu l'honneur d'organiser, huit années consécutives.

L'une de ces années, nous fûmes gratifiés d'une drache nationale particulièrement généreuse. Dans les jours qui suivirent, je reçus nombre de lettres d'insultes : quoi ? J'avais laissé défiler les Anciens Combattants dans la pluie et dans le vent.

Honteux, scandaleux, inadmissible ...

Il est vrai que j'ai toujours souhaité les mettre à l'honneur et qu'ils ont toujours souhaité participer au défilé. C'était tout simplement évident, légitime, de nos deux points de vue.

Vu cet incident et la volée de bois vert qui s'en suivit, j'ai discuté avec leurs représentants et à la demande de ceux-ci, il fut décidé qu'en considération de leur grand âge et des caprices bien connus de notre météo, les Anciens ne défileraient plus mais seraient bien évidemment présents, dans une tribune couverte qui leur serait dédiée.

Ainsi fut fait.et nouvelle volée de bois vert ! Quoi ? Vous interdisez aux Anciens Combattants de défiler ...Honteux, scandaleux, inadmissible ... Il arrive que les caprices de l'opinion publique s'avèrent aussi difficiles à maîtriser que ceux du temps météorologique !

Toutefois, des Anciens Combattants défilent encore, ce sont ceux que l'on appelle aujourd'hui les Vétérans. J'ai voulu que soient également reconnus celles et ceux qui ont participé aux différentes missions de la paix pour lesquelles notre armée s'est engagée sur des terrains d'opération à l'étranger. Ils sont allés au Kosovo, en Afghanistan, au Liban et ailleurs. Je leur ai donné un statut, je n'ai malheureusement pas eu le temps de leur accorder les droits que leur engagement mérite.

A l'aune du temps qui passe et des rumeurs qui me sont parvenues, je ne cache pas mon pessimisme à cet égard et plus encore. Bien que contraires à la déclaration gouvernementale, des velléités de suppression de l'Institut des Vétérans se font jour. Certes, ses compétences actuelles seraient réparties entre diverses administrations mais cela priverait les bénéficiaires - majoritairement très âgés - de leur interlocuteur historique et sa politique mémorielle en

serait gravement compromise, voire vouée à la disparition.

On peut y voir, j'en conviens, dans l'esprit de certains, un souci d'économie d'échelle au niveau administratif, honorable en ces temps de rigueur budgétaire, mais elle sera insignifiante. A contrario, les conséquences seront tristement dommageables pour les Anciens et pour la politique mémorielle.

En ces temps proches des commémorations de 14-18 et de la lutte contre la résurgence de l'extrême-droite, ce dessein me semble très malvenu.

L'Histoire qui s'écrivait par les hagiographes s'écrit aujourd'hui sous la pression des mémoires collectives. On cherche parfois à compenser le déracinement du social et l'angoisse de l'avenir par la valorisation du passé – on le constate par les succès des manifestations folkloriques – mais on fait aussi une sorte de tri collectif, on « zappe », on ne souhaite plus se sentir concerné par les pages les plus sombres et les plus anciennes de notre Histoire, on décide d'ignorer qu'elles ont été les plus glorieuses, les plus courageuses.

A contrario, je pense que cette exemplarité doit pouvoir servir aux jeunes générations. Je crois qu'elle peut aussi être appréhendée par celles et ceux qui ont nouvellement acquis notre nationalité. Ce n'est pas renier ses origines que d'apprendre ce qui a fait du pays d'accueil la démocratie qu'il a sollicitée. Connaître et comprendre l'Histoire pour fêter ensemble ses victoires, c'est en faire au présent, une histoire transgénérationnelle et multiculturelle, garante d'un avenir commun possible et solidaire.

Je sais que d'aucuns considèrent que la mémoire est dépassée et inutile et lui nient tout intérêt sociétal. N'en restent que quelques scories administratives que les années effilocheront naturellement. Cela suffit à leur indifférence et suffira à leur bonne conscience. Ce point de vue n'est pas le mien. Il est ma préoccupation.

Je crois que parmi nos repères sociaux, il y a celui de la mémoire civique, la prise de conscience des droits dont nous jouissons aujourd'hui, le souvenir de ceux qui les ont acquis ou défendus, comment et à quel prix.

Décider de l'ignorer serait plus qu'une injustice, un outrage, plus qu'une erreur, une faute. Ce 21 juillet, dans le Parc de Bruxelles, haut lieu de notre révolution, il y aura des jeux, des clowns, des ballons et de la barbe à papa., quelques vieux messieurs très décorés, un peu perdus et des amoureux, des enfants en débandades, des cris de joie et de petits chiens apeurés, il y aura la liberté que sa banalisation a rendue légère et inconsciente.

Au devoir de mémoire il n'est pas absurde de proclamer le droit à l'insouciance. C'est aussi celui que je souhaite à tous en cette veille de Fête nationale. Et beaucoup de soleil en plus !

André Flahaut

Merci, Monsieur le Président, pour votre défense de nos anciens.

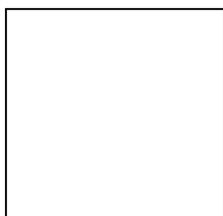
⇒ Cotisations 2012 de l'asbl Roi Albert 1^{er}

La cotisation pour l'année 2012 reste fixée à 10 € minimum.
Somme qui reste intégralement en notre possession.



Si vous voyez un point rouge, c'est que nous n'avons pas encore reçu votre paiement.

La cotisation est à verser au compte FORTIS 001 - 4913753 - 03 (IBAN : BE21 0014 9137 5303) de l'asbl, Rue de Fize-le-Marsal, 22 à 4351 - HODEIGE.



Déjà, nous vous remercions de la confiance que vous nous donnez.

Marc KLEPPER

Trésorier asbl

⇒ Site Internet

Vous n'ignorez pas que l'asbl a un site web sur lequel vous pourrez obtenir tous les renseignements possibles sur notre association, sur le Roi Albert 1^{er}, sur la grande guerre, etc... Si vous avez des documents ou photos ou d'autres objets qui pourraient figurer sur ce site, nous vous demandons de prendre contact aux deux adresses suivantes :

Michel CAILLET

Président

Rue Branche Planchard, 104 à 4000 - LIÈGE

Courriel : michel.caillet@live.be

OU

Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL

Webmaster

Rue des Vennes, 84 à 4020 - LIÈGE

Courriel : yves@tinel.be



SITE WEB: www.albert1er.be

Merci d'avance.

Les premiers soldats morts en 1914

Morts au champ d'honneur à Visé

1. Louis Maulus, soldat, 12^e de Ligne. Né à Anvers le 7-3-1891, domicilié à Anvers, fils de Maulus François et de Aerts Marie-Catherine, époux de Pauwels Marie-Clara. Tué à Visé, le 4-8-1914, Quai du Hallage à Devant-le-Pont.
2. Prosper Van Gastel, soldat au 12^e de Ligne, né à Anvers le 18-12-1891, domicilié à Anvers, fils de Van Gastel Corneille, Jean-Baptiste, Edmond et de Cotteler Catherine, époux de Van Heygen Joséphine.

On a cru longtemps que le premier soldat belge victime de la grande guerre était le fantassin Imschoot, fils d'un notaire des Flandres, tué le 5 août 1914, vers 7 heures du matin, à Forêt, commune de 4.500 habitants, située sur la Vesdre, à mi-chemin à peu près entre Liège et Verviers, à proximité du fort de Chaudfontaine. Comme les Allemands envahirent la commune en force, les troupes belges durent se replier sur Chaudfontaine. L'administration communale de Forêt fit enterrer le soldat Imschoot au cimetière communal.

Il paraît, d'autre part, que les soldats qui tombèrent les premiers sous les balles allemandes sont deux Anversois, tués le 4 août 1914, vers 2 heures de l'après-midi, à Devant-le-Pont (Visé), où ils faisaient partie de la compagnie du 12^e de Ligne commandée par le capitaine Claude et qui fut la première à ouvrir le feu contre l'envahisseur.

A Devant-le-Pont, sur la rive gauche de la Meuse, contre Visé, se trouve le cimetière de la rue de Tongres. A gauche du chemin principal de ce cimetière, se dresse une tombe parfaitement entretenue.

Sur une croix de bois noir, on peut lire les mots: " A la mémoire des soldats Van Gastel et Maulus, d'Anvers, premières victimes de la guerre."

Le 4 août, vers midi, le capitaine Claude, accompagné d'une vingtaine de ses hommes, avait pris position sur le perron d'une maison située à la droite de la tête de pont. Vers 2 heures, les avant-postes allemands parurent de l'autre côté du fleuve, mais le pont qui avait sauté leur coupait le passage. Le capitaine Claude, qui avait laissé ses hommes à découvert, commanda le feu: des Allemands tombèrent. Les Allemands ayant riposté, les deux Anversois sont tombés à leur tour. Cette escarmouche n'avait duré que quelques minutes.

C'est en cet endroit que les premiers soldats belges combattirent. Les journaux liégeois ont confirmé dans les tout premiers jours de la guerre que ce fut en effet le capitaine Claude qui avait vu le feu le premier et ceci n'a jamais été démenti.

Mais on dit aussi que les premières patrouilles allemandes arrivées vers 11 heures du matin à hauteur de la croix Polmard, sur la chaussée d'Aix-la-Chapelle à Liège, entre Thimister et Battice, échangèrent quelques coups de feu avec des Belges embusqués là, observant la route. L'un d'eux, le soldat Antoine Fonck, du 2^e Lanciers de Liège, fut atteint. Son cadavre, ramené à Thimister, fut enterré dans le cimetière de la localité.

Il semblerait donc que ce soit au soldat Fonck que revienne l'honneur d'avoir été la première victime de la guerre. Mais la question reste ouverte et nous donnerons volontiers l'hospitalité

des colonnes du Courrier de l'Armée aux correspondants qui voudront bien nous éclairer à ce sujet.

Le texte ci-dessus provient de la revue 'Le Courrier de l'Armée' No. 715, 15 août 1920.

Depuis, le cavalier Fonck a été reconnu comme première victime de la guerre et nos deux soldats ont été reconnus comme les deux premiers fantassins belges tombés au champ d'honneur.

La Belgique héroïque et vaillante, La Défense de Visé

Récits de Combattants. Recueillis par le Baron C. Buffin.

Revue hebdomadaire de la presse française, No. 142, 28 juin 1918.

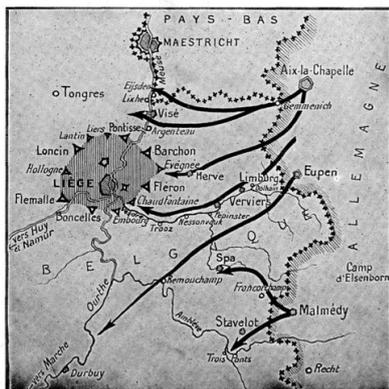
D'après le récit du Major, adjoint d'état-major, Charles Collyns du 12^e régiment de Ligne, qui commandait le 2^e bataillon.

Afin que le lecteur puisse raccorder les épisodes dont le récit va suivre, il est utile de rappeler dans leurs grandes lignes les préliminaires de la guerre.

Le 2 août 1914, à 19 heures, l'Allemagne signifia un ultimatum à la Belgique, auquel le Gouvernement répondit, le lendemain à 7 heures " *qu'il repousserait par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte portée au droit de la Belgique* ".

Dès le matin du 4 août, l'extrême droite allemande, composée de 12 régiments de cavalerie et de bataillons de chasseurs transportés en automobiles, franchit la frontière et chercha à s'emparer du pont de Visé.

Elle ne réussit pas, étendit son mouvement vers le nord, passa la Meuse au gué de Lixhe et tenta alors de briser la résistance de la place de Liège: dans la journée du 5 août, des troupes des III^e, IV^e et VIII^e corps donnèrent l'assaut à la partie du front de défense comprise entre la Meuse et la Vesdre.



Devant les forts de Barchon, d'Evegnée et de Fléron, les assaillants furent refoulés avec des pertes sanglantes. Entre le fort de Barchon et la Meuse, le VII^e corps força les lignes, il fut contre-attaqué à la baïonnette par la 11^e brigade et rejeté vers la frontière hollandaise dans le désordre le plus complet.

Les assauts furent repris dans la nuit du 5 au 6 août. De nouvelles troupes appartenant au VIII^e, IX^e, X^e et XI^e corps y participèrent et l'attaque s'étendit sur tout l'espace compris entre le fort de Liers et la Meuse, en aval de Liège, soit sur un front de 35 kilomètres environ.

Les troupes belges firent face au danger partout à la fois et, après une défense héroïque, la 3e division, épuisée, se retira; les forts continuèrent à résister; le dernier tomba le 17 août...

Dans la nuit du 1er au 2 août 1914, le lieutenant-général Léman, gouverneur militaire de la position fortifiée de Liège, me confie la défense des ponts de Visé et d'Argenteau. C'est une mission importante.

Des forces allemandes sont massées à la frontière et se préparent à violer notre neutralité.

Je cours à la caserne, rassemble mon bataillon, fort d'environ 400 hommes, et pars pour Visé où j'arrive à 7 heures du matin.

La journée est employée à l'organisation de la défense: une compagnie occupe chacun des ponts de Visé et d'Argenteau, distants de 3 kilomètres; un peloton de 30 hommes garde le gué de Lixhe, à 10 kilomètres au nord; des avant-postes sont disposés sur la rive droite avec instructions de détacher des patrouilles et des reconnaissances vers la frontière; enfin le restant du bataillon est laissé en réserve à Haccourt. Les soldats sont pleins d'entrain et de confiance; la plupart considèrent la guerre comme une partie de plaisir, une distraction à la vie monotone de garnison, et cette bonne humeur est augmentée par l'accueil cordial de la population.

Dans la soirée survient, avec une soixantaine d'hommes, le capitaine Chadoir, commandant les chasseurs à cheval de la Garde Civique de Liège. Ce sont de braves garçons, remplis de courage et de bonne volonté, mais dont l'équipement est fort défectueux: ils manquent même de carabines ! J'accepte néanmoins leurs services et leur donne la surveillance des vallées de la Meuse et du Geer.

Des habitants de Visé m'offrent également leur concours. " Je suis bon fusil, me dit un avocat, je veux contribuer à la lutte. Mettez-moi dans la ligne de feu ". "Non, pas de civils", répliquai-je catégoriquement. Et je les renvoyai.

Le lendemain, 3 août, arrive M. Delattre, ingénieur spécialiste en explosifs, chargé par l'état-major de l'obstruction de la rive droite et de la destruction des ponts. Sous sa direction, des équipes de travailleurs abattent des arbres en travers des routes,



placent des mines dans les piles et dans les tabliers, disposent des saucissons le long des garde-fous, bref, mettent tout en œuvre pour la rupture des ponts au moment opportun.

Cette responsabilité, qui m'incombe, n'est

pas un de mes moindres soucis. Il est fort difficile de se rendre compte de la situation.

Des nouvelles extraordinaires circulent et trouvent créance, quelle que soit leur invraisemblance. L'état-major de la 3e division d'armée m'annonce même par téléphone que des troupes allemandes ont traversé les Pays-Bas et s'avancent par le Limbourg.

Grâce aux communications téléphoniques que j'ai établies avec les postes de gendarmerie et avec le lieutenant de Menten, en observation avec un peloton du 2e lanciers, près de la frontière hollandaise, j'obtiens des renseignements précis sur les mouvements de l'ennemi et je peux à diverses reprises informer le commandant de la division de l'inexactitude de racontars, inventés par les espions boches et colportés par les froussards.

Vers le soir, le général Léman me prévient que deux divisions de cavalerie ennemie ont envahi notre territoire et m'ordonne de faire sauter les ponts de Visé et d'Argenteau. Je transmets l'ordre à Delattre; pendant qu'il prend ses dernières dispositions, je retire mes avant-postes de la rive droite et, de crainte d'accidents, procède à l'évacuation des maisons voisines. Enfin, tout est prêt. Delattre me rejoint. " Soyez tranquille, me dit-il; par excès de prudence, nous avons mis une double charge, quoique... " Une explosion lui coupe la parole. Nous courons, pleins de confiance.

Quelle désillusion!

Des blocs entiers de macarite n'ont pas détoné: à Visé, le pont est ébranlé, mais il reste praticable, même aux voitures.

A Argenteau, m'annonce-t-on, le résultat n'est pas plus

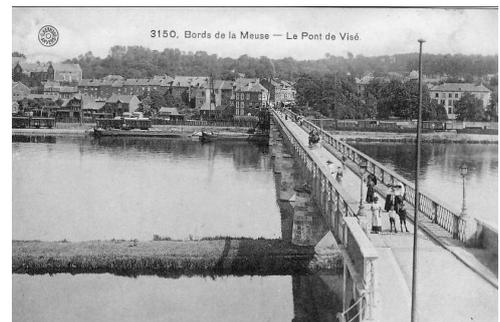
heureux. " C'est pas de la belle ouvrage ", me déclare un sergent, qui paraît aussi mortifié que moi.

Quelques civils ricanent; je les enguirlande et cela me calme les nerfs.

De nouveau le téléphone marche; nous demandons à l'état-major de Liège de nous expédier en toute hâte d'autres explosifs. L'attente est interminable. L'ennemi va-t-il nous surprendre ?

Enfin, voici des autos. Vite nous plaçons les poudres et, à 18 heures, toutes les mesures sont prises. Cette fois, l'explosion est formidable. Des blocs de pierre de 1 mètre cube sont projetés à 200 mètres et la partie centrale du pont, sur une longueur de 50 mètres,

s'effondre dans la Meuse.



Un fâcheux contretemps surgit: l'ébranlement produit par l'explosion brise les lignes télégraphiques et téléphoniques et interrompt nos communications.

Que faire?

Maintenant que les ponts sont rompus, ma mission n'est-elle pas terminée? Dois-je rejoindre la position fortifiée ou défendre le passage du fleuve? Aucun des courriers que j'envoie au général Léman ne reparaît. Tant pis, ma décision est prise: j'y suis, j'y reste.

Dès l'aube du 4, je m'efforce de compléter la défense en utilisant les maisons qui donnent sur les ponts et qui permettent de battre la rive adverse. Mais mon service d'informations laisse beaucoup à désirer. De temps à autre, des soldats passent le fleuve sur deux petites nacelles découvertes par hasard et s'en vont aux nouvelles. J'apprends ainsi qu'à Berneau se trouve un corps important de cavalerie ennemie, suivi à courte distance d'une nombreuse infanterie.

Tout à coup, nous entendons un ronflement, et un taube apparaît dans les airs. Pendant quelques minutes, le sinistre oiseau plane au-dessus de nous, lançant des proclamations du général von Emmich; puis il regagne les lignes ennemies, porteur de renseignements fort inexacts, car il ne peut apercevoir mes troupes dissimulées derrière les maisons, et il est même probable, étant donné sa hauteur, qu'il ne remarque pas la rupture du pont dont la partie centrale gît en contrebas dans la Meuse. Averti par ce vol, je modifie mes dispositions et rassemble toutes mes forces à Visé, à l'exception d'une compagnie laissée à Argenteau.

Bien m'en prend. A une heure, des hussards de la mort débouchent sur la rive et, sans hésitation, se dirigent vers le pont. Mes soldats, anxieux, le cœur battant, le doigt sur la gâchette du fusil, les suivent de l'œil. " Attendez, dis-je, attendez, laissez-les approcher. " Quand je les vis engagés dans la première partie du pont, - " Feu! " hurlai-je.

- Pan! Pan! Pan! La fusillade crépite. Effrayés, les chevaux se cabrent, ruent, se débattent; des cavaliers roulent dans le fleuve; d'autres, faisant demi-tour, se jettent dans les rangs qui suivent, les bousculent et, dans une course éperdue, s'échappent à travers les champs de trèfle et d'avoine. Quelle débandade ! A cet instant, un feu intense part des maisons de la rive droite, avoisinant le pont. Ce sont les Allemands qui, à notre insu, ont occupé ces bâtiments et protègent la retraite de leur cavalerie. Alors, d'une rive à l'autre, la fusillade se poursuit, intermittente sans causer grand dommage. Pendant une accalmie, je crie à mes braves: " Permission d'en griller une."

Et il faut voir avec quelle joie ils savourent leur cigarette; chez aucun, le baptême du feu n'a produit la moindre émotion, tous les visages sont souriants; on plaisante, on blague, et au premier coup de feu de l'ennemi, gaiement, on recommence le combat.

Allongés à l'abri d'un mur, la vareuse déboutonnée, les hommes de mon peloton de réserve reprennent des forces en dévorant à belles dents des tartines beurrées.



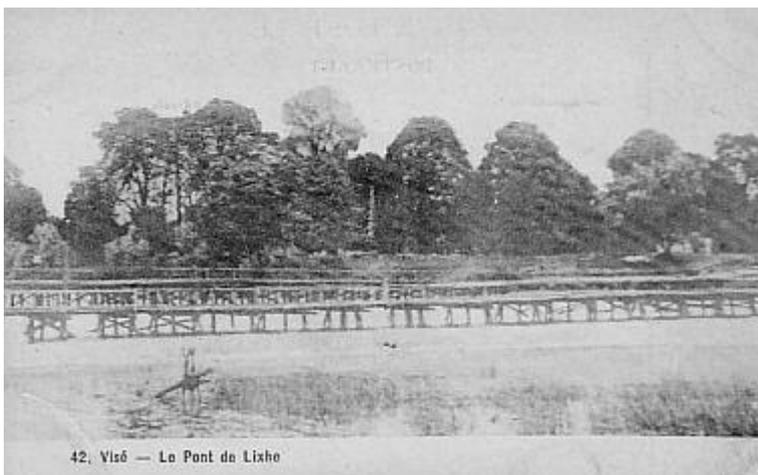
L'idée me vient de tenter une expérience. "Eh bien, demandai-je, êtes-vous fiers de participer au feu? Comme vous voyez, ça va bien, les Boches sont arrêtés. Seulement ce n'est pas fini et, tout à l'heure, j'aurai besoin de trois gars déterminés, de trois braves, des vrais, n'ayant peur de rien; qui s'offre? "Avant la fin de ma phrase, tout le peloton est debout et crie: " Moi, mon major."

Voilà que l'artillerie allemande entre en ligne. Deux ou trois batteries, en position du côté de Fouron, au nord-est de Visé, ouvrent le feu.

Malgré leur courage, il me paraît nécessaire de reconforter mes hommes qui au nombre de 400, sans artillerie ni mitrailleuse, luttent contre un ennemi infiniment supérieur. Je parcours les différents abris et, affectant une bruyante gaîté: " Eh bien, ricanai-je on va rire ». Jamais les Boches n'ont réussi à diriger un coup de canon et cette fois encore leurs projectiles tomberont partout excepté dans les maisons que nous occupons. "

Cette plaisanterie réussit étonnamment et mes hommes saluent par des éclats de rire les shrapnels allemands qui éclatent d'ailleurs à des hauteurs démesurées. Ma joie est extrême car si l'artillerie avait tiré en plein sur les maisons, la position aurait été intenable et nous aurions été immédiatement contraints à la retraite. Ah! Si nous avions eu quelques pièces, que d'ennemis nous aurions culbutés !

Au cours du combat, des cavaliers de la garde civique, sans doute mal renseignés, me signalent qu'une grosse colonne d'infanterie a franchi la Meuse au nord de Visé et que déjà une batterie dirige son tir contre nous. Cette nouvelle a d'autant plus de vraisemblance, qu'un grondement de canon semble provenir d'une hauteur de la rive gauche. Isolé, sans instructions, ma situation devient inquiétante.



Afin d'assurer ma retraite, je prescris à la 2e compagnie d'entraver par son feu tout mouvement de l'ennemi vers le sud, et à la 1re compagnie de se porter vers Hallembaye et de soutenir le poste placé à Lixhe, tout en observant le terrain vers le nord. Bientôt la 2e compagnie subit un feu de mousqueterie et de mitrailleuse si violent que son commandant, le capitaine François, est obligé d'évacuer certaines

maisons longeant la Meuse, dont les murs sont percés par les balles.

D'autre part, le capitaine De Burghraeve, commandant la 1^{ère} compagnie, m'avertit que l'artillerie allemande envoie une vraie trombe d'obus de tous calibres sur les troupes qui défendent le gué de Lixhe, que ses hommes, couchés sous les rafales, sont incapables de répondre au tir ennemi et encore plus incapables d'observer le pays; que les Allemands

peuvent par conséquent traverser la Meuse sans qu'il s'en aperçoive et sans qu'il soit à même de me prévenir.

- "Tenez bon, répondis- je, tout va bien." Et de mon côté, je continue à encourager mes braves qui, à Visé, résistent énergiquement.

Cependant, vers 16 heures et demie, le développement de plus en plus grand du front ennemi, joint à la faiblesse de mes forces, dont une partie est immobilisée par le feu de l'artillerie adverse, me détermine à évacuer ma position, en me couvrant, aux divers points occupés, par des arrière-gardes. Cette retraite se fait dans un ordre parfait et sans que l'ennemi s'en aperçoive. La 1re compagnie, malgré sa situation dangereuse, parvient également à se retirer groupe par groupe. Seul le poste de Lixhe nous cause de vives inquiétudes.

Vautrés dans les champs de betteraves, nos camarades attendent une accalmie de l'ouragan d'acier pour se lever et se précipiter en avant; puis, après 50 mètres, ils se jettent de nouveau à terre.

L'artillerie allemande multiplie ses coups, le sol tremble, des nuages de poussière volent de toutes parts. Avec une émotion intense, je suis des yeux cette course angoissante. Enfin, grâce à Dieu, les voici: les soldats ont leurs capotes, leurs shakos, leurs sacs criblés de balles: deux hommes ont vu les bicyclettes qu'ils tenaient à la main fracassées par des obus. Par une chance inouïe, personne n'est blessé.

Les pertes totales sont d'ailleurs minimes et s'élèvent, c'est incroyable à dire, à deux tués (Louis Maulus et Prosper Van Gastel) et à une dizaine de blessés. Par contre, des habitants de Visé nous confirment que l'ennemi a beaucoup souffert et que de nombreux chariots emportent ses blessés.

Le Major Collvns finit sa carrière avec le grade de Lieutenant-Général
et une rue de Liège portait déjà son nom avant son décès



Recueilli sur le site : <http://arquebusiers.be/12ligne.htm>.

Les photos proviennent du Premier-Sergent Chef Claudy LECLERC
du Mémorial-Musée du 12eme de Ligne Prince Léopold- 13ème de Ligne

Notre Drapeau

Tissu d'amour aux trois couleurs
 Toi qui connut bien des malheurs
 Que défendaient nos soldats, nos rois, nos lois,
 Mais toujours présent de nombreuses fois,
 Grâce à nos anciens combattants,
 Ceux de Corée, d'Afrique, du Golfe.
 A nos militaires de terre, de mer, de l'air,
 Symboles de nos sportifs, expositions, congrès, ambassades,
 Sur toute la terre il y a le drapeau,
 Notre drapeau rouge, jaune, noir,
 C'est encore l'espoir ;
 Claque au vent des gendarmes d'escortes,
 Pour policiers, gendarmes, armée, pompiers,
 Conscients du devoir de servir la Belgique,
 Mais combien sont-ils les Belges pour l'unité,
 Ne désirant qu'un drapeau, qu'une Belgique, qu'un Roi ?
 Toi, cher drapeau,
 Pour les braves, aux enterrements,
 Pour la vie, pour notre emblème,
 National, royal, loyal,
 Ces trois couleurs dans notre coeur...
 L'union fait la force.

Stéphane VAN VINCKEROYE, Porte-drapeau National UFAC

La Grande Guerre résumée par Wikipédia

En 1914, en application du plan Schlieffen, l'Allemagne, qui a déclaré la guerre à la France, envahit la Belgique pour contourner les armées françaises par le nord en violation de la neutralité belge établie par le traité de 1831 reconnaissant l'indépendance belge et établissant la neutralité du pays sous la garantie des puissances européennes. La rupture du traité déclenche l'entrée en guerre du Royaume-Uni, garant de l'indépendance belge. Cette violation du droit est ouvertement et publiquement reconnue le 4 août devant le Reichstag par le Chancelier allemand Theobald von Bethmann-Hollweg. Celui-ci, en privé, traite le traité de 1831 de "chiffon de papier".

L'armée belge ralentit l'attaque allemande.

En fait l'état-major allemand croit que la traversée de la Belgique sera rapide, condition primordiale de succès de l'offensive surprise contre la France. Fait sans précédent, l'Allemagne met en ligne 1 million d'hommes. Mais 40 000 hommes seulement devant Liège,

soit six brigades qui convergent vers Liège sur un front qui va de Gemmenich à Malmedy (34^e, 27^e, 14^e, 11^e, 38^e et 43^e). Mais, dès les premières heures, ces troupes piétinent ou sont même contraintes de reculer devant la résistance de l'armée belge. Dès le petit matin du 4 août, le roi Albert 1^{er} et le gouvernement belge ont repoussé, par un télégramme envoyé directement à Berlin, l'ultimatum impromptu de l'ambassadeur allemand à Bruxelles sommant la Belgique de laisser passer les armées allemandes sans combattre. Cependant, la ville de Liège proprement dite tombe le 7 août sans résistance, car elle n'est pas fortifiée et que la population ne bouge pas devant cette attaque allemande visant à contourner la résistance des forts et de l'armée. Ceci n'empêchera pas les Allemands de créer la légende des civils francs-tireurs qui, à Visé, Dinant et dans d'autres villes et villages justifiera des représailles meurtrières sur les populations. C'est la résistance des troupes de campagne agissant dans les intervalles entre les forts et appuyées par l'artillerie de ceux-ci qui va entraîner le renforcement des troupes allemandes, compromettant le plan Schlieffen d'offensive rapide vers le nord-est de la France. Le 5 août, soit un jour seulement après l'attaque, *Cinq des six brigades allemandes sont obligées de battre en retraite*. La 34^e brigade a perdu 30 officiers et 1 500 hommes. Or la vitesse commande la réussite du Plan Schlieffen.

L' *Oberste Heereleitung* envoie 60 000 hommes en renfort et une nombreuse artillerie (plus de 10 % de l'armée d'invasion opèrent alors contre l'armée belge). Les forts ne seront réduits complètement que le 18, tandis que l'armée belge fait retraite vers l'ouest, échappant ainsi à l'encerclement. Les Allemands ont perdu presque 15 jours de temps et 5 000 morts, soit des pertes que l'état-major allemand juge considérables en ce premier mois de guerre. Cette résistance inespérée de la Belgique vaudra à Liège d'être la seule ville étrangère à recevoir la Légion d'honneur, bien qu'elle n'ait pas combattu. C'est un hommage qu'a voulu rendre le gouvernement français à l'armée belge et aux forts en confondant ceux-ci avec la ville proprement dite, sans se soucier de faire la différence et alors que dans l'armée et les forts combattent des soldats de toute la Belgique et pas seulement des Liégeois.

Entretemps, sur la rivière Gette, les Allemands qui avaient dépassé Liège sont battus à la bataille de Haelen à l'issue d'un combat de cavalerie durant lequel les charges successives des Uhlans sont décimées par les feux de l'infanterie appuyée par de l'artillerie et suivies de contre attaques de lanciers.

Grâce au retard infligé aux Allemands par l'armée belge, les armées françaises ont eu le temps de se reprendre pour arrêter l'offensive allemande sur la Marne après leurs reculs du début du mois d'août. D'autant plus que les Belges, en remportant la victoire de la bataille de Haelen et encore, lors du siège d'Anvers, d'août à septembre, vont retenir 150 000 hommes qui vont manquer aux généraux allemands pour résister à la contre offensive française. La presse française de l'époque ne s'y trompe d'ailleurs pas quand elle exalte la résistance de l'armée belge. *L'Echo de Paris*: "Nous, Français, nous devons aux Belges, plus que de l'admiration, nous leur devons une inoubliable reconnaissance"; *Le Journal* : «Avoir arrêté, dans les défilés de la Meuse, l'ennemi du genre humain qui, demain, ne pourra les franchir que sur un monceau de cadavres, c'est une page aussi glorieuse de l'histoire contemporaine que celle de Leonidas dans les fastes de l'Antiquité". Le président Poincaré le reconnaîtra peu après.

Les atrocités d'août 1914

L'armée belge emmenée par le roi Albert I^{er} inflige donc un grave échec à l'armée impériale allemande au tout début de la campagne. Considérant que cette résistance de l'armée belge est en quelque sorte *illégitime, car, objectivement*, elle sert la France, et aussi en fonction de multiples facteurs complexes, les troupes allemandes se forgent rapidement une *fausse croyance sincère* (Horne et Kramer): des francs-tireurs assailleraient systématiquement leurs troupes. Ils répriment cette violation (totalement imaginaire), des lois de la guerre par des massacres massifs dans les parties du pays où l'invasion a lieu : la plaine centrale des provinces du Limbourg, du Brabant et du Hainaut, les provinces de Namur et du Luxembourg voies d'accès à la France¹. C'est pourquoi les massacres ont lieu principalement dans des villes ou villages de Wallonie (celle-ci n'est pas visée en tant que telle mais se trouve dans l'axe principal de l'invasion). Sont ainsi visées des localités comme Visé, Soumagne, Heure-le-Romain, Liège, Namur, Andenne, Tamines, Dinant, Hastière, Mons, Charleroi, Arlon, Jemappes, Ethe, Tintigny, Frasnes-lez-Couvin (dernière localité belge touchée)... Et en Flandre : Louvain, Saint-Trond, Aarschot... En France, les départements des Ardennes, de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle.

Leurs conséquences internationales: l'Allemagne déconsidérée

Le fait de la violation du droit, ces massacres de civils vont donner à la Belgique une auréole de martyr et soulever l'indignation de l'opinion internationale. La campagne de recrutement de soldats aux USA en 1917, se fait sous le slogan *Remember Belgium*.

Sur le plan moral, l'Allemagne s'est *discréditée dans l'opinion internationale*. Les puissances de la Triple Entente peuvent se justifier de mener la guerre "du droit". En 1940, on connaîtra l'exode massif de populations civiles terrifiées. Les soldats wallons de 1940, face au retour du même envahisseur, se battront durement, notamment à la Bataille de la Lys, face à un ennemi jugé barbare. En Flandre, l'activisme flamingant imposera une autre mémoire, liant plutôt le souvenir des événements au mythe des officiers ne parlant que le français.

Or, l'armée belge étant composée d'un peu plus de 75 % de soldats flamands, la grande majorité des sous-officiers et, surtout, des sergents et des caporaux est composée de soldats flamands sortis du rang pour compenser les pertes importantes du début de la guerre. Le commandement sur le terrain est donc largement exécuté dans la langue des soldats. Une armée dont les soldats ne comprendraient pas les ordres n'aurait pas pu opposer la remarquable résistance qu'elle a montrée depuis Liège jusqu'à l'Yser et pendant les quatre ans qu'a duré la guerre. Les grades plus élevés sont certes exercés par des officiers de langue française, même quand ils sont flamands et qu'ils comprennent les dialectes des soldats.

Mais il y avait la nécessité de communiquer avec l'allié français et même anglais dont les officiers comprenaient le français. De ce fait, le français fut, le plus souvent, la "lingua franca" des états-majors alliés sans qu'il y eut, dans cet état de fait, une intention de bafouer les autres langues de la coalition (dans laquelle, il y eut des Portugais qui avaient choisi le français comme langue de communication des ordres d'état-major). Les ordres, sur le terrain, étaient, par nécessité, donnés, dans toutes les armées, dans la langue des soldats.

Mais la légende de soldats flamands morts pour ne pas avoir compris des ordres donnés en français sera cultivée pour développer le sentiment d'une injustice morale grave qui va marquer la conscience flamande et va permettre au nationalisme flamand de créer un ancrage historique à sa doctrine pangermaniste.

D'ailleurs, des tentatives de propagande incitant les soldats flamands à désertir sont le fait d'une "Flamenpolitik" organisée par l'occupant allemand dans le but de saboter l'armée belge et d'entreprendre, dans le pays occupé, une politique de division visant le rattachement de la Flandre au domaine germanique. D'où le fait qu'après la guerre, l'hostilité à l'Allemagne sera moins grande dans certains milieux de Flandre qu'en Wallonie, allant même, parfois, jusqu'à une volonté de rapprochement qui débouchera, à partir de 1930 jusque pendant la guerre, à une collaboration étroite avec le nazisme. C'est ce que l'on appelle l'activisme flamingant qui sera la base d'une politique pro allemande de partis politiques flamands fondant leur action sur le refus de toute alliance de la Belgique avec la France. Il s'agit, pour ce courant politique, de contrecarrer toute tentative de renouveler la résistance de 1914-1918 dans le cas d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne.

Une conséquence militaire : la victoire de la Marne

En septembre, l'armée française bénéficie sans aucun doute du retard pris par l'armée allemande, du fait de la résistance de l'armée belge devant Liège, puis lors du siège d'Anvers. C'est alors que le généralissime Joffre remporte l'éclatante victoire de la Marne, qui oblige les Allemands, arrivés aux portes de Paris, à reculer de plus de 200 km. Au lendemain de celle-ci, les belligérants vont se figer alors dans une guerre de position qui durera quatre ans.

L'Yser

L'armée belge, après avoir retenu 150 000 Allemands autour d'Anvers et ses trois ceintures fortifiées, en lançant trois sorties entre le 21 septembre et le 4 octobre, va faire retraite sur l'Yser où elle fera front victorieusement, réunie aux armées française et anglaise, derrière les inondations tendues sur la plaine flamande par l'ouverture des vannes permettant l'irruption de l'eau de la Mer du Nord sur la plaine dont le niveau est situé sous le niveau de la mer. La Belgique reste occupée pendant toute la guerre, sauf derrière la ligne de front de l'Yser. Le gouvernement est contraint de s'installer à Sainte-Adresse, dans la banlieue du Havre.

Cependant la force publique du Congo, l'armée coloniale sous commandement belge, en liaison avec les forces des colonies françaises, britanniques et portugaises, remporte au prix de lourds sacrifices d'éclatantes victoires contre les colonies allemandes au Cameroun et en Afrique Orientale. Après la guerre, la Belgique obtient - de la Société des Nations - la tutelle d'anciennes colonies allemandes, le Ruanda et le Burundi et la réunion de régions de langue allemande de l'est du pays, les cantons d'Eupen et de Malmedy.

Politique allemande dans la Belgique occupée

Le gouverneur-général allemand Moritz von Bissing exécute la *Flamenpolitik* : il néerlandise l'université de Gand qui devient alors la première université uniquement néerlandophone et crée une commission afin d'organiser la division de la Belgique tandis que le chancelier

allemand Theobald von Bethmann Hollweg encourage les nationalistes flamands à déclarer leur indépendance et à s'intégrer dans la sphère germanique. Dans ce contexte, il signe le décret du 21 mars 1917 séparant la Belgique en deux régions administratives : la Flandre et la Wallonie. Prenant en compte la reconnaissance par le mouvement wallon de Namur comme ville la plus centrale de Wallonie en 1912, il y établit l'administration wallonne. Il réalise une autre revendication du mouvement wallon (la création du Brabant wallon) en séparant la province de Brabant en deux parties : l'arrondissement de Nivelles est rattaché à la Wallonie. La Flandre, quant à elle, a Bruxelles pour capitale et regroupe les quatre provinces du nord du pays ainsi que les arrondissements de Bruxelles et Louvain. Il s'agit de la première tentative historique de séparation de la Belgique sur base linguistique. La même année, le Conseil de Flandre instauré par l'occupant proclama la déchéance du roi Albert, suivant les arguments juridiques d'Alfons Jonckx à propos de la prétendue illégalité de son accession au trône. Maximilian von Sandt fut nommé à la tête de l'administration civile allemande.

Les opérations en Afrique

Entre-temps, les troupes belgo-congolaises, à l'aide d'hydravions, inaugurant le premier combat aéronaval, neutralisèrent le cuirassé allemand Graf von Götzen (150 t) sur le Lac Tanganyika devant Ujiji (10 juin 1916), ce qui permit à celles-ci de chasser les Allemands de leur colonie de l'Est Africain (futur Tanganyika Territory, puis Tanzanie) avec, à la clef, la prise de Tabora (21 septembre 1917), puis de Mahenge, bien avant que les Britanniques, pris de court, ne s'organisent. Le drapeau belge devait flotter sur Tabora durant plus d'un demi-siècle!

Recueilli sur le site

http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_Belgique_de_1914_à_1945#L.27arm.C3.A9e_belge_ralentit_l.27attaque_allemande



Une même chose a différentes faces, selon qu'on la regarde
Et de là vient que les uns prennent plaisir à tout,
Et les autres à rien.

Baltasar Gracian Y Morales

Parcours du Sergent Félix Body d'Aubys/Semois ; 13ème & 19ème de Ligne



Issu d'une famille d'agriculteurs d'un petit village assis sur les méandres de la Semois dans les Ardennes Belges, Félix BODY est né le 15 Juillet 1887 à Auby-sur-Semois. Hiver 1899, le 10 Décembre, le drame s'abat sur la famille BODY, Gaspard Body, le papa, âgé de 59 ans décède inopinément. Félix a 12 ans.

Sa sœur aînée, Marie-Joséphine perd la vie le 13 Août 1903 et le désarroi total s'empare de la famille. La famille Body est composée également de 3 sœurs et un petit frère qui décéda à l'âge de 12 ans en 1890. Noyée par le chagrin, sa maman, Marie Augustine Pierson, meurt le 28 juin 1904, laissant la ferme orpheline.

En 1904, Félix est âgé de 17 ans et est désormais l'homme le plus âgé de la famille Body, ce qui signifie qu'il doit assumer la sauvegarde de la ferme... Son frère cadet, Joseph Body, plus jeune de 2 ans, l'assiste dans cette tâche difficile. Les 3 sœurs, Julie, 31 ans, Sophie, 29 ans et Octavie, 24 ans, participent également aux travaux domestiques.

Trois années plus tard, les deux frères sont adultes et sont confrontés à différents problèmes majeurs, ils doivent se séparer de la ferme familiale et Félix est appelé sous les drapeaux pour un service militaire de 20 mois. Le 15 Septembre 1907, Félix part pour l'instruction militaire à Arlon pour une durée de 2 mois ; ensuite il est envoyé au 13ème régiment de Ligne à la caserne Marie-Henriette de Namur. En Avril 1909, Félix Body participe à des manœuvres au camp de Bourg-Léopold et défile avec le régiment devant le chef de corps. Le 15 Septembre 1909, Félix est démobilisé et renvoyé à son domicile à Auby-sur-Semois.

Il continue quelques temps le métier de cultivateur et marchand avec son frère Joseph. A la fin de ses obligations militaires, Félix Body participe à un office religieux pour militaires le 11 novembre 1909; cette date deviendra le jour de l'Armistice de la Grande Guerre, Armistice dont il n'entendra jamais parler.

Après le service militaire, Félix travaille au dur labeur du métier de cultivateur sans trop se préoccuper de la menace certaine qui plane sur l'Europe. Le 15 Juin 1914, il fête ses 27 ans.

Avec l'ambition de sa jeunesse, il croit que l'année sera prospère mais quelques semaines plus tard, le ciel s'assombrit ...Le 28 Juin 1914, il participe en bon Chrétien à la manifestation eucharistique de Bertrix.

Le 31 Juillet 1914 à 19h00, deux jours avant l'ultimatum allemand, Sa Majesté le Roi Albert 1er décrète la mobilisation générale de l'Armée Belge. Quinze classes sont appelées pour 6 Divisions d'armées.

Félix reçoit son ordre de rejoindre signé du commandant de district de Gendarmerie. Il doit gagner immédiatement à Namur la caserne du 13ème de Ligne. La mission principale de ce dernier consiste à participer à la défense de la place forte de Namur. Incorporé dans la 4ème Division d'Armée sous le commandement du général Michel, le 13ème de Ligne occupe des intervalles de forts autour de Namur et il subit, comme les autres régiments, des attaques très impressionnantes qui obligent la 4ème division à battre en retraite.

Dés le 10 Août, les soldats du 13ème sont positionnés dans les tranchées composant les lignes de défenses entre les forts et le mercredi 19, les premières escarmouches avec des Uhlans eurent lieu... La 22ème division allemande lance des assauts sur les Belges et bientôt la suprématie allemande oblige nos braves soldats à se replier...23 Août 1914, 18h00, Félix Body abandonne avec son bataillon les tranchées de Géronsart à Jambes.

Le 24 Août 1914, à 2h00 du matin, les troupes belges quittent Bioul et reprennent la route vers la frontière française. Venant de Rouillon et Fraire, le 3ème bataillon du 13ème de Ligne marche sur Ermeton-sur-Biert. Les hommes sont désemparés. Une réorganisation serait nécessaire dans le désordre de la retraite et la cohue qui règne sur la route. Des fusillades sporadiques éclatent partout et la panique gagne la colonne. Les officiers sont disséminés sur le parcours et les soldats progressent dans les fossés. A 9h00, le bataillon du 13ème de Ligne tombe nez-à-nez avec des éléments de l'avant-garde ennemie et des tirs crépitent à l'entrée du village. Heureusement un bataillon français, appartenant à la 8ème Brigade du général Mangin, engage une contre-offensive qui favorise le repli des Belges.

Le 25 Août, la 4ème Division du Général Michel entreprend, jusqu'à la limite de l'épuisement, une marche forcée de 42 km pour se mettre hors d'atteinte de l'ennemi. Cette marche conduit Félix Body de Mariembourg à Auvillers en France. Le lendemain, 26 Août, en fin de matinée, Félix arrive à la gare de Liart et, après un rassemblement des effectifs, la troupe embarque sur un train à destination de la ville de Rouen. Après quelques jours de réorganisation des effectifs restants, la 4ème Division est transférée au Havre puis embarquée sur un navire qui quitte le port le 1er Septembre pour arriver à Ostende le 3 septembre 1914. A partir du lendemain, l'armée belge défend un front proche de Termonde et de la ceinture d'Anvers pendant que dans la Marne la première grande bataille dure une huitaine de jours...

Cette première victoire sur la Marne stimule l'armée belge qui redouble de ferveur au combat. Avec l'aide des Anglais et des Français, trois contre-offensives sont lancées par de glorieux régiments. Durant une quinzaine de jours, la 4ème division est placée en réserve. Le mardi 29 septembre, les clochers d'Anvers sonnent le glas sous un ouragan de feu martelé par les fameux mortiers de siège qui furent décisifs par leurs performances de tirs et leurs calibres lourds...

Du 1er au 13 Octobre, la grande retraite d'Anvers est opérée vers l'Yser.

5 Octobre. Le 13ème régiment de ligne est massé dans la boucle de Schoonaarde. Sur sa gauche, le 10ème de ligne barre l'accès vers Baasrode et la petite ville de Termonde. Le 13ème de ligne, qui est positionné sous la protection de la 6ème Division d'armée belge, tente de gagner le canal de Gand à Terneuzen par les chemins de sable de Beiwelde. 10 Octobre. La 4ème division d'armée belge qui, malgré la fatigue, achève de creuser des tranchées à Waarschoot, abandonne aussitôt celles-ci pour gagner les positions de Wijnendale, Torhout et Ichtegem où, en coordination avec la 1ère D.A., elle organise une position de maintien et d'accueil à environ 15 km de l'Yser, entre Torhout et Eernegem.

A partir du 15 octobre 1914, la ligne de front part de la Mer du Nord à hauteur de Nieuport, longeant l'Yser jusqu'à Ypres. Sur cette ligne de front, la 4ème division, avec notamment le 13ème de ligne, a pour instructions de tenir le secteur en aval de Tervaete jusqu'aux postes avancés de Keyem et Beerst. C'est dans ce secteur que Félix Body va passer une très longue période de la Grande Guerre et que ses compagnons d'armes et lui se distingueront sur le champ de bataille. La ferme Den Toren, proche d'Oud-Stuivekenskerke, est un endroit stratégique que Félix Body a bien connu.

Le 24 octobre 1914, en soirée, la nouvelle église d'Oud-Stuivekenskerke flambe. Le hameau est écrasé. Deux divisions allemandes prennent position face aux défenseurs exténués. La plupart d'entre eux sont décimés jusqu'à Vicogne. Dressée au cœur de la bataille, Den Toren fait face à l'ouragan de feu. Sa haute flèche pointée dans le ciel ombragé par les tirs de canons semble supplier les Alliés de venir la libérer. Bientôt, les obus l'abattent : l'ennemi s'est infiltré par la brèche de Tervaete. Les fusiliers marins, le 1er régiment d'infanterie et les chasseurs français arrivent en renfort. Ils refoulent les Allemands après une furieuse bataille. Den Toren brûle...

Au cours de la matinée du 26, l'envahisseur se réorganise et se renforce considérablement, tandis que la petite armée belge est à bout de souffle... C'est à ce moment que les écluses de Nieuport sont ouvertes pour appeler la Mer du Nord à envahir le bassin de l'Yser et secourir ainsi des défenseurs désarmés. Mais plusieurs jours sont nécessaires pour inonder les Polders. Le 29 et le 30, les Allemands déclenchent de nouvelles attaques, Ramscappelle est pris, Dixmude étouffe et Pervyse est investi.

Le 30 octobre 1914, à la suite d'une contre-attaque, les assaillants, coupés de leurs réserves, sont refoulés dans les inondations où ils abandonnent blessés et matériel... De nombreuses attaques et contre-attaques, pertes et reprises de terrain mettent à terrible épreuve le 13ème de ligne, ainsi que tous les glorieux régiments postés à ses côtés.

18 Octobre. Le Grand Quartier Général donne l'ordre à l'Etat-Major de la 4ème Division de contre-attaquer pour reprendre Keiem. Le major Delcourt commande le 1er bataillon du 13ème de ligne. Le major Vasseur est en soutien avec le 1er bataillon du 8ème de ligne. L'ensemble de l'opération est dirigée par le Colonel Couturiau du 8ème de ligne. Le 1er bataillon du 13ème de ligne se lance 4 par 4 vers la Kloosterdreve puis se dirige vers le pont de Tervate. Le bataillon du 8ème s'y engage à son tour.

Le bataillon Delcourt sépare ses trois compagnies pour barrer les trois routes qui mènent vers l'église. Le 8ème de ligne s'apprêtent à pénétrer dans le village lorsqu'un feu nourri ennemi éclate de toute part. Malgré cette riposte, les deux régiments belges progressent dans les rues en visitant chaque maison. C'est ce 19 Octobre que le Major Delcourt, originaire de Bouillon, est frappé mortellement d'une balle en pleine poitrine lors de la tentative de reprise de Keyem. Le Lieutenant Fabry, du 13^{ème}, tombe également au combat ce même jour à Kasteelhoek. Pendant cette période, les régiments belges résistent héroïquement sur l'entièreté du front de l'Yser, tandis qu'Ypres et Passchendaele sont glorieusement défendus par l'armée britannique que la forêt d'Houthulst est tenue par l'armée française...

Le 26 octobre 1914, l'armée belge décide d'inonder les plaines de combats en lâchant les écluses de Nieuport à marée haute, après avoir eu soin de créer une ligne de défense le long du chemin de fer avec obstruction des ponts. Le 1er novembre, les Allemands reculent devant l'inondation. Les pertes de l'armée belge sont à ce moment évaluées à 18.000 hommes. Sept divisions allemandes sont paralysées et les Alliés peuvent consolider une solide ligne de front en travers de la route vers Calais...

L'Yser, la légende des inondations de 1914

L'embouchure de l'Yser se situe à Nieuport, ville dans laquelle se rencontrent 6 cours d'eau : le canal de Furnes, le canal du Noordvaart, l'Yser canalisé, le Vieil Yser, le canal de Plasschendaele, le canal de Vladsloo.

Toutes ces voies d'eau proviennent d'une plaine conquise par la ténacité des paysans flamands qui, au fil des âges, ont transformé cette zone sous le niveau de la mer en des Polders fertiles. Pour gérer efficacement l'évacuation vers la mer de ces différents cours d'eau ainsi que les innombrables petits ruisseaux, un système de « Wateringues » évacue les eaux lors des marées basses grâce à un montage très compliqué de barrages équipés d'écluses et de vannes.

C'est donc à Nieuport que se situent la plupart de ces barrages et écluses qui protègent les Polders de l'inondation. Lors de la Bataille de l'Yser, l'envahissement des flots a été décidé en dernier recours pour refouler les belligérants. Une voie de chemin de fer, partant de Nieuport, Ramscapelle vers Dixmude, servit de ligne de front et de digue artificielle à ces inondations.

Outre la brillante résistance des Alliés lors de la célèbre bataille de l'Yser, il faut mettre à l'honneur la poignée de Braves qui a manœuvré les écluses et leur ont assuré des restaurations permanentes suite aux bombardements continus de l'ennemi.

Le 19ème Régiment de Ligne

Le 25 Décembre 1916, jour de la fête de Noël, a été choisi pour former un nouveau Régiment de Ligne : le 19ème.

Les unités, issues de glorieux régiments qui s'étaient déjà distingués maintes fois sur les champs de bataille, furent les suivantes:

- le IIIème bataillon du 13ème de Ligne (Major PHILIPPE)

- le IV^{ème} bataillon du 13^{ème} de Ligne (Major WARNEZ)

Ces 2 bataillons sans leurs 4^{èmes} compagnies.

Les 4^{èmes} compagnies, c'est-à-dire :

- La 4^{ème} compagnie, III^{ème} bataillon, 13^{ème} de Ligne,
- La 4^{ème} compagnie, IV^{ème} bataillon, 13^{ème} de Ligne,
- La 4^{ème} compagnie, II^{ème} bataillon, 12^{ème} de Ligne,

constituèrent le III^{ème} bataillon du 19^{ème} de Ligne dirigé par le Major BOURG.

Chaque bataillon est composé de quatre compagnies dont une de mitrailleuse.

Le 13^{ème} et le 19^{ème} Régiments de Ligne forment la 13^{ème} Brigade commandée par le Général FLEBUS qui commandait le 13^{ème} depuis Mai 1916.

Juillet 1917

La 4^{ème} Division est reportée à l'arrière pour constituer la réserve d'un mouvement offensif.

Le 19^{ème} Régiment d'Infanterie avec Félix Body est cantonné dans la région de Oye, Ardres et Loonplage.

C'est durant cette période de stabilisation que Félix Body écrit à sa famille et ses amis pour les rassurer sur son sort !

Novembre 1917

Le 19^{ème} Régiment de Ligne remonte au front dans le sous-secteur de Hoekske. Le Major Philippe remplace le Colonel Hoomann appelé à la direction de l'école de capitaines.

Le sous-secteur de Hoekske est jalonné par les postes d'Epernon, d'Aschkoop, de Jesuitengoed.

Aucune tranchée n'a résisté aux bombardements incessants.

1 Février 1918

La 13^{ème} Brigade est supprimée.

Dans le cadre d'une réorganisation de l'Armée Belge, les 13^{ème}, 19^{ème} et 20^{ème} Régiments d'Infanterie de Ligne appartiennent désormais à la 10^{ème} Division d'armée.

Des mouvements tactiques sont nécessaires. Le 19^{ème} glisse vers l'aile droite des Britanniques dans le sous-secteur d'Olifantemolen, Kortekeer, Hoekske.

17 Avril 1918 - Bataille de Merckem

Les ouvrages bétonnés, éventrés maintenant, sont les vestiges d'une longue occupation allemande, les abris anglais sont ouverts à tous les vents, de nombreuses tombes françaises racontent les combats acharnés. Anglais et Français ont donné des noms aux ouvrages et aux

postes d'appui qui s'échelonnent dans ce pays de cauchemar que le Major BOURG vient occuper avec ses hommes sous couvert de la nuit.

La 9ème compagnie du 19ème de Ligne, sous le commandement du Capitaine MAHY, prend position à GOURDI dans des tranchées profondes dont on ne peut sortir vers l'ennemi qu'avec des échelles. Elle a 2 postes avancés : les fortins bétonnés VICTORY et ISLANDE, gros abris recouverts de terre. Le sous-lieutenant VAN COILLIE et sa section défendent le fortin VICTORY. La liaison vers la gauche est assurée par un caporal et 2 hommes du 12ème de Ligne. C'est dans l'abri ISLANDE que le Sergent Félix BODY et son escouade opèrent avec leur chef direct, l'adjudant Pierre FONTAINAS.

La tranchée d'extrême gauche de la position ISLANDE est tenue par le peloton du lieutenant STEGERS, le capitaine s'établit au centre et le sous-lieutenant MISSON occupe la tranchée de droite.

Cette compagnie est en liaison avec le 12ème Régiment de Ligne (3ème Division d'Armée Belge). Sous le commandement du capitaine VANESTE, la 10ème compagnie du 19ème de Ligne occupe le bois de Mondovi, ainsi que les postes avancés d'ALESIA et du CARREFOUR de LONDRES. La 11ème compagnie, sous commandement du lieutenant FREROTTE, se porte vers la ferme de CHAMPAUBERT et occupe LANNES COPSE. Cette Compagnie est en liaison avec le 3ème bataillon du 13ème de Ligne dont les éléments avancés sont positionnés près du cimetière allemand. La 12ème compagnie de mitrailleurs, sous commandement du lieutenant CULOT, est disposée sur les 3 positions ci-avant.

La relève est terminée vers 9h00 du soir. Les hommes se sont retranchés dans leurs positions et, leurs couvertures enroulées sur eux-mêmes, plusieurs s'endorment lourdement. Beaucoup restent éveillés et observent les fusées éclairantes. Tous pressentent que des choses graves vont arriver. Sur ce terrain d'avant-postes, le bataillon doit soutenir le premier choc. La première ligne de combat sera en arrière, au-delà de STEENBEEK, où la Division est échelonnée fortement. Aucun renfort à attendre ! Le bataillon sera sacrifié. Tels sont les ordres de l'Etat-Major. Il n'aura que le soutien de trois batteries d'artillerie. Les canons de la Division resteront en arrière de l'YSER.

27 Mai 1918

Le 19ème Régiment est relevé et part en cantonnement dans la région d'I senberghe et Ghijverinchove. Ses soldats travaillent aux lignes téléphoniques du Grand Quartier Général (GQG) dans la bretelle Herzeele-Rousbrugge.

20 Juin 1918

La 4ème Division va occuper le secteur de Dixmude-Nieuwcapelle. Le 19ème Régiment progresse au Sud de la borne 16, de l'Yser jusqu'au pont. La situation est calme ...

20 Septembre 1918

La 10ème Division d'Infanterie est relevée par la 2ème et va cantonner dans la région d'I senberghe-Pollinchove. Elle en profite pour remettre les équipements et le matériel en bon ordre.

Ce même jour, le Sergent BODY rédige une remise-reprise de matériel au dépôt anti-gaz du Lettenburg ! Ce document officiel est le dernier connu, écrit de la main du Sergent Body, moins d'un mois avant son décès !

28 Septembre 1918

Dix Divisions d'Armée dont neuf belges et une française préparent l'assaut de Clercken, Stadenberg, Passchendaele et Zonnebeke.

Au nord : le Général Bernheim. Il a constitué une réserve d'attaque avec le 19^{ème} Régiment d'Infanterie, le II^{ème} Bataillon du 20^{ème} Régiment d'Infanterie, et le III^{ème} Bataillon du 13^{ème} Régiment d'Infanterie (Major Claeser). Cette réserve est placée sous les ordres du Colonel Hollmann et est positionnée dans la région située au sud-ouest du lac de Blanckaert.

Au Centre, le général Jacques.

Au Sud, le général Biebuyck.

Après 3 heures de bombardements par l'artillerie alliée, les dix divisions engagent le combat, enlèvent le château Blanckaert, entament la crête de Clercken et abordent victorieusement la forêt d'Houthulst... Le sergent BODY et 19^{ème} Régiment de Ligne progressent dans le sillage de la 1^{ère} Division d'Infanterie entre Kippe et le Petit Fils.

14 Octobre 1918 - Offensive des Alliés en Flandre

L'offensive générale des Alliés a pour but de refouler rapidement l'ennemi hors de Flandre et de libérer totalement l'accès à la côte belge et aux grandes villes du Nord de la Belgique.

La mission du 19^{ème} Régiment d'Infanterie consiste à suivre le 13^{ème} de Ligne au Sud de Zarren, sur la route menant à Kruisstraat et Abeele-Molen, pour atteindre une position d'attente dans le hameau d'Aargat le long du Krekelbeek.

En ce 14 octobre 1918, les pertes du 19^{ème} atteignent une centaine d'hommes.

15 Octobre 1918

4 Heures du matin. Le 19^{ème} et d'autres unités de protection se mettent en marche vers le premier objectif : Edewalle et Groenespriet.

Le III^{ème} Bataillon du 19^{ème}, dont le Sergent Body fait partie, progresse vers le Sud-Est de Bosscheedewege. Cette marche offensive subit les nombreux tirs de mitrailleuses ennemies. Le Colonel Hollmann et ses hommes sont soutenus par des tirs de batteries qui permettent d'atteindre le sud-est d'Edewalle vers 15h00.

C'est malheureusement ce 15 Octobre 1918 que de nombreux frères d'armes tombent aux combats.

Le Sergent BODY et le Sous-Lieutenant MI SSON meurent sur le champ de bataille.

Victor Collard de Aubys/Semois, historien local et passionné de généalogie, précise qu'après la guerre, lors de l'exhumation du corps de Félix Body afin de ramener sa dépouille dans sa terre natale d'Auby, une cérémonie grandiose fut consacrée à cet évènement. La population

locale réserva un fervent accueil à la procession qui traversa le village en encadrant le cercueil du Héros du 19ème de Ligne.

C'est certainement l'abbé Victor Grosfils, ami de Félix Body, qui accompagna la dépouille mortelle de celui-ci de la terre de Flandre vers la sépulture familiale du cimetière d'Auby S/Semois...

Receulli sur le site : <http://1914-18.be/mibb/soldat-belge/>

Conseil d'Einstein

On demande à Einstein un jour ce qu'il aimerait dire aux étudiants des universités scientifiques, quels conseils il pourrait leur donner.

Sans hésitation, il répond:

...

"Je leur demanderais de passer une heure par jour à rejeter les idées des autres et à penser par eux-mêmes. Ce sera dur mais ils progresseront bien plus vite."

Prendre de la distance par rapport aux idées reçues, c'est un des éléments essentiels de l'innovation !



Le jour où quelqu'un vous aime, il fait très beau

Jean Gabin

En vacances

Lors de nos vacances d'été, nous avons découvert deux endroits que nous vous conseillons vivement de visiter.

Le premier est le « DOMAINE DE VALAUDRAN » situé à Salbris en France à 1 ½ heure de Paris au sud d'Orléans.

Cet hôtel de charme est construit dans un parc au calme (malgré l'autoroute tout à côté). Vous y êtes accueillis en hôte d'importance et les responsables s'assurent en permanence de votre bien-être. Le restaurant est intime, magnifiquement décoré. Vous pourrez y découvrir une cuisine de très grande qualité, simple ou gastronomique. Le patron et son adjoint sont d'excellents conseillers, surtout en vin (suivez mon regard !) et tout cela reste dans une gamme de prix honnête pour ce type d'hôtellerie.

Leur site web est splendide, accompagné d'une très belle musique de fond
www.hotelvalaudran.com

A voir et à visiter absolument.

Le second endroit est un de nos endroits préférés pour y passer des vacances reposantes. Il s'agit de Courseulles-sur-Mer, au nord de Caen, là où les Belges ont débarqués en 1944 et où le Général de Gaulle remit les pieds en France pour la première fois en juin 1944. Merveilleuse cité, avec le port de plaisance, les bateaux de pêche qui débarque dans leurs étals le poisson pêché la nuit même. Plus frais que ça, tu meurs. Les rues sont fleuries, une digue où les promeneurs s'en donneront à cœur joie, etc...

A Courseulles, se trouve un restaurant ouvert depuis environ 2 ans tenu par Anne et Daniel. Un couple absolument charmant qui vous sert une cuisine de la mer et d'autres plats d'excellente qualité à des prix défiant toute concurrence. Rien que le « *Café Gourmand* » en dessert vaut le déplacement.

Si vous allez en Normandie et dans les environs de Courseulles, passez par « LE QUAI EST », le nom du restaurant, et vous m'en direz des nouvelles. *Vous dites que ce sont les Belges qui vous envoient*, et vous y serez accueillis comme peu de restaurateurs savent le faire.

Visitez leur site web et vous vous en lécherez déjà les babines
www.restaurant-le-quai-est.fr

Bonne soirée gastronomique.

Michel CAILLET

ASSOCIATION ROYALE MONUMENT NATIONAL A LA RESISTANCE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président National : Paul TASSET
Quai Marcellis, 4/011 à 4020 - LIEGE
Tél : 04 - 343 56 06 - 086 - 43 31 43
Courriel : p.tasset@avocat.be

Nationale Ondervoorzitter: Ere Luitenant-Kolonel Yvan LAMBRECHTS
Luciëndal, 10 à 3800 - SINT-TRUIDEN
Téléphone/Fax: 011 - 67 47 21
Courriel : moulam@telenet.be

Vice-Président National : Patrick ANSIA
Rue Sainte-Walburge, 2^E à 4000 - LIEGE
Téléphone : 04 - 224 08 76 - 086 - 43 36 73
Portable : 0478 - 958 135

Secrétaire Général : Michel CAILLET
Rue Branche Planchard, 104 à 4000 - LIEGE
Téléphone: 04 - 246 22 61 - Portable : 0474 - 119 185
Courriel : michel.caillet@mnr-nmw.be

Trésorier : Patrick ANSIA
Rue Sainte-Walburge, 2^E à B-4000 - LIEGE

TRESORERIE

Compte ING: n° 363 - 0598268 - 12
IBAN: BE19 3630 5982 6812
Association Royale "Monument National à la Résistance"
Rue Sainte-Walburge, 2^E, 4000 - LIEGE

SITE WEB : www.mnr-nmw.be

➤ Cotisations 2012 de l'Association Royale « Monument National à la Résistance »



La cotisation pour l'année 2012 reste fixée à 10 € minimum. Pour 2011, nous étions une petite dizaine de membres ou d'associations, hors administrateurs.

Si vous voyez un point rouge dans le carré ci-dessous, c'est que nous n'avons pas encore reçu votre paiement.

La cotisation est à verser au compte ING 363 - 0598268 - 12 (IBAN : BE19 3630 5982 6812) de l'asbl, rue Sainte-Walburge, 2^E à 4000 - LIEGE.



Déjà, nous vous remercions de la confiance que vous nous donnez.

Patrick ANSIA

Trésorier MNR

⇒ Site Internet

Vous n'ignorez pas que l'Association Royale a un site web sur lequel vous pourrez obtenir tous les renseignements possibles sur le Monument National à la Résistance, sur l'Enclos national des Fusillés de la Citadelle de Liège, sur la résistance, etc... Si vous avez des documents ou photos ou d'autres objets qui pourraient figurer sur ce site, nous vous demandons de prendre contact aux deux adresses suivantes :

Michel CAILLET

Secrétaire Général

Rue Branche Planchard, 104 à 4000 - LIEGE

Courriel : michel.caillet@mnr-nmw.be

OU

Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL

Webmaster

Rue des Vennes, 84 à 4020 - LIEGE

Courriel : yves@tinel.be



SITE WEB: www.mnr-nmw.be

Merci d'avance.

La résistance dans le secteur de Visé

Faisons un retour en arrière et revenons au début de la guerre. A Fouron-le-Comte, le docteur Jules Goffin, qui avait déjà travaillé avec Walthère Dewé dans le réseau « La Dame Blanche » durant la guerre 1914-1918, reprend ses activités d'espionnage et se charge de l'organisation du groupe dans sa région.

Il va pouvoir compter sur l'aide de nombreuses personnes qui, comme lui, veulent lutter pour la liberté et l'indépendance de notre pays.

Après la première guerre mondiale, en 1920, Jules Goffin étudie la médecine à Louvain. Cinq ans plus tard, son diplôme en main, il commence à exercer comme médecin à Fouron-le-Comte. Il pratique dans la région et dans plusieurs villages hollandais situés le long de la frontière. Le 10 mai 1940, il évacue en France avec ses quatre enfants car, ayant déjà fait de la résistance au cours de la première guerre, il est recherché par les Allemands. Après un mois passé dans les villages de Salvat-sur-Agout et Clermont-l'Hérault il rentre avec sa famille à Fourons et exerce à nouveau sa profession de médecin et de pharmacien. Il reprend également contact avec Walter Dewé. Ils mettent sur pied un groupe de résistance appelé « Service Clarence ». Ce service consiste essentiellement à récolter le plus grand nombre d'informations sur les transports allemands par voie ferrée telles que le nombre de véhicules transportés : tanks, camions, pièces d'artillerie, troupes, ainsi qu'à repérer des insignes caractérisant les divisions qui vont vers le front.

Il faut dire que Visé est très bien situé. C'est le centre de deux importants réseaux ferroviaires : les trains venant de la Ruhr via Venlo passent par Visé ainsi que ceux qui vont d'Aix-la-Chapelle à Tongres.

Dewé et Goffin recrutent des cheminots tels que Jean Vanwissen, sous-chef de gare à Visé ; Henri Syben, garde aiguilleur à Visé-Haut, Henri Straet, garde-aiguilleur à Fouron-Saint-Martin. Les autres ne sont pas cheminots ! Il y a notamment Théo Brentjens, commandant de gendarmerie à Fouron-Saint-Martin, l'abbé Van den Dungen et Alphonse Smeets d'Eijsden, de Mme Mariette, commerçante rue du Pont à Visé, M.M. Demain père et fils, quai du Halage à Visé...

Les renseignements récoltés sont acheminés chez Mademoiselle Jeanne Claessens, directrice de l'école des garçons à Fouron-Le-Comte. Elle aussi fait partie du groupe d'espionnage « Clarence ». Elle transmettait les informations à l'abbaye de Val-Dieu. Là, deux moines travaillent également pour le groupe. Le père Etienne est ce qu'on appelait alors « un agent promeneur », tandis que le père Hugues transmet à Londres les informations recueillies. Entre Visé et Val-Dieu, c'est le coureur cycliste amateur, Guillaume Flechet de Warsage qui communique les renseignements récoltés.

Un deuxième poste émetteur fonctionne également au château d'Eijsden. L'opérateur est Jef Smeets. Il transmet les renseignements récoltés par différents agents, notamment le chef de gare de Maastricht, Alphonse Dresen. Ceux-ci travaillent en parfaite collaboration avec les agents de Visé et Fourons.

Très souvent, le docteur Goffin incite ses agents à ne s'occuper que du renseignement mais quelques-uns veulent aussi aider des prisonniers évadés, des juifs ou des aviateurs. Comme ils insistent, le docteur, au cours de l'hiver 1941-1942, prend, via le comte Raphaël de Liedekerke d'Eijsden, contact avec le groupe « Luc-Marc » du capitaine Arthur Renkin. Celui-ci, liégeois d'origine, est le chef de l'harmonie Sainte-Cécile d'Eijsden. Secondé par le lieutenant Nicolas Erkens, ils dirigent la résistance dans les secteurs de Liège et du Limbourg hollandais.

Il s'ensuit qu'au cours de l'hiver 1941-1942, le groupe d'espionnage « Clarence », dont le responsable pour la région est le docteur Goffin, s'associe, un peu contre son gré, au groupe « Luc-Marc ».

Je dis « contre son gré » parce que le docteur Goffin préférerait s'occuper uniquement du renseignement car, pense-t-il, prendre également en charge des prisonniers évadés, des aviateurs tombés sur notre sol ou en Hollande amplifie le danger.

Le docteur a malheureusement vu juste. Peu de temps après cette coopération triangulaire, de graves problèmes commencent à s'accumuler sur le groupe des résistants.

Que s'est-il passé ?

Durant le deuxième trimestre de l'année 1942, les services de contre-espionnage allemand parviennent à s'infiltrer dans le groupe grâce à deux Hollandais, Jos Hoosemans et Gé Stellbring. Ce dernier, suite à l'imprudence d'un jeune pilote, parvient à obtenir le mot de passe utilisé par les résistants et à se faire adopter comme courrier du groupe « Luc-Marc ». Quatre mois plus tard, les Allemands sont au courant du fonctionnement de la résistance ainsi que des noms de ceux qui en font partie. Les arrestations débutent très tôt le matin du 15 octobre 1942. A Liège, les Allemands capturent plusieurs membres de « Luc-Marc » tels que Raoul et Juliette Demoulin, Aloïs Keeren de Rémersdael, Joseph Meertens, Berthe et Jeanine Renkin, Yvonne Tonka, ainsi que quelques autres. Le même jour, la même scène se reproduit à Fouron.

Marie-José, une des filles du docteur Goffin raconte : *« Mon père a été arrêté le 15 octobre 1942. On a sonné à la porte à cinq heures du matin. Mon père est allé à la fenêtre pour voir qui c'était. La Gestapo lui a ordonné d'ouvrir la porte, ce qu'il fit. Maman et nous, les enfants, fûmes enfermés dans la chambre de nos parents. Un des Allemands montait la garde dans le corridor. Maman a téléphoné avec le téléphone de nuit. A cette époque, avant d'avoir sa communication, on passait par une téléphoniste de la centrale de Warsage, et maman raconta en bref ce qui se passait à madame Sieben, qui occupait cette fonction à ce moment-là. Elle lui demanda de prévenir le commandant de Gendarmerie qui faisait également partie de la résistance. Plus tard dans la matinée, maman entendit passer Melle Claessens. Elle l'avait reconnue à sa démarche. Elle alla à la fenêtre et lui fit signe, en désignant les voitures allemandes, pour qu'elle comprenne que la Gestapo était à la maison. Plus tard, nous avons appris que Melle Claessens n'était pas allée à la messe, comme prévu, mais qu'elle s'était rendue à l'école à vélo pour brûler tout le matériel compromettant. »*

Peu après, à Eijsden, le Comte Raphaël de Liedekerke, Alphonse Smeets et son épouse Leida, son frère Hubert, ses fils Jan, Alphonse Jr et Dirk Sleenwenhoek subissent le même sort. Seul, Jef Smeets, l'opérateur, parvient à s'échapper. Quelques jours plus tard, le 5 novembre

1942, sont également arrêtés à Eijsden, la Comtesse Elisabeth de Liedekerke, les espions Arpots, Jef Partouns, Jef Reintjens, ainsi que six pères capucins, tandis que le 11 novembre, c'est le tour du vicaire Louis Van Den Dungen à Eijsden, celui du chef de gare Alphonse Dresen à Maastricht et, à Sittard, celui de Nicolas Erkens.

Après six semaines d'emprisonnement et d'interrogations musclées à la prison Saint-Léonard de Liège, Jules Goffin et les autres résistants belges arrêtés le même jour, rejoignent les résistants hollandais au couvent des Franciscains de Maastricht, siège de la gestapo. De là, les Allemands emmenèrent les prisonniers au camp de Vught situé près de 's Hertogenbosch.

Les compagnons du docteur Goffin qui n'ont pas été arrêtés cessent leurs activités pendant quelque temps puis, le calme revenu, ils reprennent leur service sous la conduite du père Etienne de Val-Dieu. De nouveaux résistants viennent combler les vides laissés par les arrestations : Léon Claessens, Albert Conraads de Berneau, Léon Ghysen de Bombay ainsi que Yvon Syben de Mouland, fils d'Henri Syben. Yvon, facteur des postes entre Visé et Lanaye, peut, sous le couvert de son travail, observer sur le canal Albert, le transport du ciment qui sert à l'édification du mur de l'Atlantique.

Aux environs du mois de mars 1943, les Allemands détectent l'activité du poste émetteur de Val Dieu. Le 18 mars, de nouvelles arrestations ont lieu. C'est ainsi que sont arrêtés Jeanne Claessens et Henri Syben, ainsi que les pères Hugues et Etienne de Val Dieu. Par contre, Jean Vanwissen parvient par miracle à s'échapper.

Ces nouveaux prisonniers sont confrontés au docteur Goffin puis transférés à Utrecht en juin 1943.

Le samedi 9 octobre de la même année, Jules Goffin ainsi que les deux pères de Val Dieu, le comte Raphaël de Liedekerke, Alphonse et Hubert Smeets, Nicolas Erkens et Alphonse Dresen sont fusillés. Après l'exécution, les victimes sont incinérées. Par contre, la comtesse Elisabeth de Liedekerke, Jeanne Claessens, Léonie Husson, Aloïs Keeren, Raoul et Juliette Demoulin, Jeanine Renkin et Alphonse Smeets Jr sont acquittés.

Le samedi 26 juin 1948, grâce aux autorités néerlandaises, les urnes contenant les cendres des héroïques résistants parviendront à Eijsden et une manifestation patriotique de circonstance sera organisée au lieu-dit la « Maison Blanche » à la frontière.

Comment se passent les évasions ?

Il faut savoir que dès la fin de 1940, plusieurs lignes d'évasion vers l'Angleterre via l'Espagne se mettent en place et fonctionnent jusqu'en 1944 malgré les coupes sombres de la Gestapo.

Concernant le groupe Clarence du docteur Goffin, outre des prisonniers français évadés et des juifs en fuite, viennent s'ajouter, aux environs de la moitié de 1942, des aviateurs alliés abattus en Hollande et dans notre ciel. Il faut regrouper tous ces fugitifs et souvent les habiller en civil afin de les acheminer vers la liberté. Dans notre région, deux des points dangereux sont le passage sous le « pont des Allemands » et la gare de Visé, gardés nuit et jour. Tout d'abord, les évadés sont regroupés dans le couvent des Capucins à Breust-Eijsden,

puis de là, ils sont conduits à la ferme du château du comte Raphaël de Liedekerke à Eijsden, exploitée par Alphonse Smeets. Le fils de celui-ci, Jan Smeets, secondé par son frère Alphonse et par le douanier Dirk Sleenwenhoek les prennent alors en charge et les accompagnent jusqu'à la ferme de Guillaume Otten. Les évadés sont cachés dans une étable servant de refuge au bétail jusqu'à ce qu'un moment propice pour l'évasion se produise. Lorsque le moment est propice, ils sont conduits vers un buttoir de la voie de garage de la SNCB qui passe sous l'arche du grand viaduc. Sur cette voie, stationnent en permanence des wagons qui servent de « tunnel » aux évadés. Ils la franchissent à quatre pattes la nuit. Pendant la journée, la tactique est différente. Ils se font passer pour des cheminots au travail ou longent le convoi sous la conduite de Jean Vanwissen qui les fait grimper dans les trains qui prennent la direction de Liège. Les évadés, cachés sous un faux plancher dans le wagon du chef-train, sont débarqués à Cornillon car, à cet endroit, les trains ralentissent assez fort et les passagers clandestins peuvent sauter sans trop de danger le long de la voie ferrée. Si la ligne d'évasion de Navagne s'avère trop dangereuse, les résistants passent par la « La Moinerie », la ferme d'Alphonse Smeets située à Warsage puis prennent le tram Warsage-Dalhem-Liège. A l'arrivée, Freddie Zommers et Yvonne Tonka les prennent en charge et les conduisent à la torréfaction de café de Joseph Meertens, rue Dumont, et de là, par Méry, à Heer-Agimont, non loin de Givet, où d'autres résistants leur font traverser la France et l'Espagne et s'embarquer pour l'Angleterre.

Anecdotes historiques.

1. *Le train d'Hitler.*

Un jour de février 1943, Jean Vanwissen et le chef de gare allemand sortent de leur bureau et se dirigent vers le quai. Là, un train vient d'arriver. Il s'agit du train d'Hitler. Tout le long du quai ainsi que le long de l'avenue de Navagne, de très nombreuses sentinelles lourdement armées veillent à la sécurité du Führer ! Innocemment, Jean Vanwissen demande au chef dans quel wagon Hitler se trouve et où il se rend ? « C'est dans le deuxième wagon qu'il se trouve », répond-il, et il lui communique également la destination de ce train. Quelques heures plus tard ces renseignements furent envoyés en Angleterre. Malheureusement, sans résultat !

2. *Le carnet de notes du chef de gare allemand.*

Une nuit de janvier 1943, un train entre en gare de Visé. Le chef de gare allemand quitte son bureau et va comme d'habitude sur le quai afin de voir si tout est normal. Il attend que le train soit parti pour rentrer dans le bureau, qu'il a en commun avec Jean Vanwissen, et noter différentes coordonnées du convoi dans un carnet « top » secret. Or, il y a un consensus au sein du Service Clarence pour subtiliser les documents car ils contiennent des données qui intéressent les services d'espionnages anglais. Profitant de l'absence momentanée de l'Allemand, Jean Vanwissen s'empare du carnet, le met dans une petite mallette, sort de la gare et court jusqu'à son domicile, situé au bas de la rue de Sluse, dépose la serviette dans le corridor et se hâte de retourner à la gare. Le chef est toujours sur le quai ! Quelques instants plus tard, l'Allemand rentre, ouvre le tiroir de son bureau pour prendre son carnet mais, malgré ses recherches de plus en plus fébriles, ne le trouve (forcément !) plus. Il est si atterré qu'il demande à Jean Vanwissen s'il n'a pas vu celui-ci... Entretemps, le coursier travaillant pour les résistants avait été prévenu. Il était venu chercher la mallette, l'avait

transportée à vélo chez les pères de Val-Dieu et, de là, par la filière habituelle, acheminée vers l'Angleterre par un lysander. C'est la BBC qui avertit les résistants de ce que le précieux colis était bien arrivé.

Le lendemain et le surlendemain du vol, l'officier allemand ne se présente pas à la gare. Le troisième jour, il vient reprendre ses objets personnels et annonce à Jean Vanwissen qu'il est envoyé sur le front russe pour avoir égaré son fameux carnet...

3. *Le bombardement de la gare de Visé.*

Lors des dernières arrestations des résistants, au mois de mars 1943, Jean Vanwissen parvient à se sauver et à se réfugier à Rethel, petite ville au Nord de la France. Il y reste jusqu'à la fin du mois de juin. Il revient alors en Belgique mais continue à se cacher jusqu'au début octobre puis reprend tranquillement son service à la gare comme s'il avait été malade pendant tout le temps de son absence !

A partir de janvier 1944, il recommence ses activités d'espionnage, secondé par son, sous-chef de gare, Lucien Remacle. Les deux amis travaillent à présent avec le groupe de résistants « TEGAL » qui est très actif dans la province de Liège. Ils renseignent les Alliés sur la position exacte des batteries anti-aériennes installées au nord de la gare. A partir de ce jour, Jean Vanwissen écoute les « messages personnels » radiodiffusés par la BBC. Un soir, le message « Nous remercions nos amis d'Eupen et Malmedy » lui annonce qu'un bombardement aura lieu dans les trois jours au coucher du soleil. Le lendemain, Jean et son fils Guy se trouvent sur l'île Robinson. Ils pêchent. Soudain, ils entendent et voient des avions américains lâcher des bombes sur la gare et le grand viaduc. De très nombreux soldats allemands sont tués. On est le 17 août 1944.

(Je tiens à remercier tout spécialement Monsieur Guy Vanwissen pour les informations, les photos et l'aide qu'il m'a apportées lors de la rédaction de cet article).

Alain LEONARD

[1] Article paru dans « Le Papegaie », journal des Anciens Arquebusiers de Visé.

[2] Pour plus d'informations, tapez « La Résistance Belge 1940-45 » sur Google.

[3] Le groupe « Luc » avait été fondé par un Bruxellois du nom de Georges Leclercq. Ce dernier avait élaboré, dès l'été 1940, une filière d'évasion pour les prisonniers de guerre. Il était aidé en cela par André Cauvin et Henri Bernard. En octobre 1942, « Luc » change de nom et devient « Marc ».

[4] Tiré du livre « Résistance dans les Fourons – Le groupe d'espionnage « Clarence » pendant la Seconde Guerre Mondiale » – Editeur responsable : Groupe Retour à Liège – J. Smeets.

[5] On ne peut passer sous silence la collaboration des machinistes et des chefs-trains anonymes qui prirent, eux aussi, des risques inouïs en embarquant le plus souvent au nombre de sept, ces passagers clandestins.

[6] Lysander : avion d'observation à atterrissage court qui se posait dans nos Ardennes environ tous les trois jours.

Recueilli sur le site : http://www.maisondusouvenir.be/resistance_40_45_leonard.php

Mémoire d'un arbre

Un arbre m'a raconté... le camp de concentration de Mauthausen.

Je suis le porte-parole des arbres de Mauthausen. Ces arbres qui ont vu tous ces malheurs et horreurs défiler dans les camps de la honte fraîchement construits, en 1938, dans un but déshumanisant. Ces camps trop nombreux qui sont venus tacher notre verdure et nos beaux paysages, muets et impuissants devant la volonté des hommes avides de pouvoir.

J'ai vu des convois amener des prisonniers destinés à travailler dur dans des conditions atroces. A Mauthausen : « malheur à celui qui ne travaillait pas ! » Ceux qui en étaient incapables étaient destinés à mourir gazés. Tandis que ceux qui le pouvaient survivaient dans des circonstances pénibles. Mais au moindre signe de faiblesse, ils étaient abattus.

J'ai vu ces déportés, dès leur arrivée, se faire déshabiller puis raser la tête et le corps. Les bijoux, les lunettes des myopes, les prothèses des infirmes : tout était confisqué !

Sur une tenue rayée, on leur attribuait un numéro et un triangle dont la couleur indiquait leur sort avec comme inscription l'initiale de leur nationalité. Les juifs portaient en plus un triangle jaune. Tous ces hommes ne représentaient plus rien d'humain aux yeux des nazis.

J'ai vu ces malheureux, condamnés à mourir par le travail, réunis dans la grande cour à 4 heures du matin, par tous les temps. Quelques heures plus tard, ils étaient dirigés vers la carrière de granite où les attendait une longue et pénible journée de travail. Ils se déplaçaient en colonne, harcelés par les coups des gardiens et les morsures des chiens.

Ils marchaient souvent pieds nus car les chaussures n'avaient pas la bonne pointure ou étaient happées par la boue ou volées la nuit.

La nourriture des détenus se résumait à du pain moisi. On le « dégustait » dans une gamelle de bois, assis sur le sol bétonné, serrés les uns contre les autres. L'intimité était inexistante.

Impuissant et silencieux devant tant d'horreurs, c'est avec grand soulagement que, le 5 mai 1945, l'arbre que je suis vit arriver les soldats américains pour délivrer le camp de Mauthausen, le dernier camp à être libéré des tortionnaires nazis.

PLUS JAMAIS CA ! S'IL VOUS PLAÎT !

Texte rédigé par les élèves

De 5^e et 6^e années de l'école primaire de Redemont à Haine Saint-Paul

L'Appel à 20 ans

Paul DUFOUR est né le 06 mars 1896 à MORLANWELZ (HAINAUT).

Le 04 août 1914, les Allemands envahissent la Belgique neutre; étudiant, Paul n'accepte pas de rester inactif alors que sa patrie est en guerre. Il n'a qu'un rêve: rejoindre au plus vite l'Armée Belge retranchée derrière l'YSER.

En 1916, à l'âge de 20 ans, sans rien dire à ses parents, il quitte la maison familiale, parvient à franchir la frontière néerlandaise, retrouve l'Armée et s'engage aussitôt comme volontaire. Artilleur, il recevra sa formation sur le front, combattra avec le 1^{er}Régiment d'Artillerie et terminera la guerre comme Maréchal des Logis.

Après la Première Guerre mondiale, Paul DUFOUR est détaché le 20 mars 1919 au Centre d'Instruction des Sous-Lieutenants Auxiliaires d'Artillerie. Le 16 décembre 1919, il est nommé Adjudant; le 26 mars 1920, il reçoit son étoile de Sous-Lieutenant et est désigné pour le 7^{er}Régiment d'Artillerie. Cette mutation vers BRUGES marquera une étape importante de sa vie puisque c'est dans cette belle ville qu'il fera la connaissance de celle qui deviendra son épouse.

Après avoir été affecté au camp d'ELSENBORN, il est détaché le 16 septembre 1922, à l'Ecole Militaire en qualité d'élève de la 79^o Promotion d'Artillerie et Génie.

Le 26 mars 1923, il est nommé Lieutenant et rejoint le 4^{er}Régiment d'Artillerie Antiaérienne à ANVERS.

Ingénieur des Fabrications Militaires

Le 23 décembre 1927, il est désigné pour la M.A.E. (Manufacture d'Armes de l'Etat) afin d'y effectuer un stage de candidat Ingénieur des Fabrications Militaires. Pendant ce stage, il suivra, à partir d'octobre 1929, les cours de l'année complémentaire à l'Institut Electrotechnique Montéfiore de LIÈGE.

Le 27 février 1930, il entre dans le Corps des Officiers IFM. Nommé Capitaine le 26 mars 1931, il se caractérise par ses capacités de travailleur acharné, ses connaissances

approfondies de l'armement et devient un expert balistique réputé. Il met tout en œuvre pour donner une instruction de haut niveau au personnel technicien de la MAE : l'établissement est en effet chargé de la formation des armuriers et des maîtres-armuriers.

Le Capitaine IFM DUFOUR est choisi pour devenir Président de la Commission d'Examen : celle-ci doit faire passer les épreuves aux candidats maîtres-armuriers après une longue et très difficile période de formation. A l'époque, Paul DUFOUR avait compris l'importance pour une armée moderne de posséder des techniciens en armement de première valeur. Dans ce domaine, il a accompli une œuvre de très grande envergure et a largement contribué à donner au personnel de la MAE une très haute qualification. Les maîtres-armuriers formaient d'ailleurs un Corps remarquable, qui était constitué en Fraternelle et qui apportait une aide considérable aux unités.

Le 26 mars 1937, Paul Dufour est nommé Capitaine en Premier IFM (Commandant). Il porte un grand intérêt au personnel de la MAE; ses contacts avec ses subordonnés sont très fréquents et il a le souci de guider les ouvriers, de les aider au maximum. D'ailleurs on vient régulièrement le trouver pour lui demander l'un ou l'autre conseil. Sa compétence est unanimement appréciée, tant à l'Etablissement de la rue Saint-Léonard qu'auprès des unités et de l'Etat-Major.

Il devient Sous-Directeur de la MAE (Chef des Services Techniques, du Service Contrôle et du Bureau d'Etudes) et participe aux travaux menés par différentes Commissions chargées de l'étude et du développement de l'armement. Son action dans ce domaine est particulièrement appréciée par l'Inspecteur Général de l'Infanterie, le Lieutenant-Général Wibier, qui, le 27 juin 1938, lui adresse tout spécialement ses félicitations et ses remerciements pour "l'aide intelligente, sa grande puissance de travail, sa science, son inaltérable bonne volonté ..."

L'intérêt qu'il porte à l'armement et son souci d'être continuellement à la disposition des unités l'amèneront à de fréquentes visites dans les différentes garnisons et champs de tir, notamment à Lombardsijde (côte belge) où il conduit les essais de tir avec des mitrailleuses antiaériennes de 13,2 mm.

La Deuxième Guerre Mondiale

Le 10 mai 1940, les Allemands envahissent à nouveau la Belgique. Le personnel de la MAE, sous le commandement de son directeur, le colonel IFM Bertrand, quitte aussitôt Liège et, par Gand et Bruges, par la route et en train, rejoint, non sans diverses péripéties, Brive-la-Gaillarde en Corrèze (France).

Pendant la Guerre 1914-1918, la MAE s'était installée à Calais et à Birmingham. En mai 1940, l'intention est aussi de poursuivre en pays allié les activités de soutien logistique et les réparations de l'armement léger au profit des Alliés.

Mais les événements vont se précipiter : la France est défaite fin juin 1940 et l'espoir pour la MAE de poursuivre la lutte contre l'Allemagne s'effondre en même temps que l'Armée

française. Le personnel reçoit l'ordre de rentrer en Belgique. Le Commandant Dufour rejoint Liège, le 24 août 1940, bien décidé à poursuivre à sa façon la lutte contre l'occupant. Il a gardé intact son esprit combatif de la Première Guerre mondiale et cherche d'emblée, et par tous les moyens, à nuire à l'ennemi en rejoignant les mouvements de Résistance qui commencent à se constituer. Il n'ignore pas que l'Allemagne a installé dès le début de l'occupation la G.F.P. (Geheime FeldPolizei), police secrète en campagne, axée sur le contre-espionnage et la sûreté et qui fera la chasse sans merci aux réseaux de renseignements et aux Résistants.

Et puis, il y a la Gestapo (Geheime Staatspolizei), nom aux consonances effrayantes et qui est chargée de la recherche et de la répression de tous les adversaires du Reich, qu'elle poursuivra impitoyablement dans tous les pays occupés. Berlin a d'ailleurs clairement fait connaître ses intentions par ses ordonnances qui introduisent en Belgique le droit pénal allemand, donc la juridiction des Conseils de Guerre allemands : toute atteinte aux activités allemandes (acte de violence contre la Wehrmacht, espionnage, entrave au recrutement d'ouvriers au profit de l'industrie allemande, aide aux soldats alliés, etc ...) est passible du Conseil de Guerre, impitoyablement réprimée, le plus souvent par la déportation et la mort.

Sans peur et sans reproche

Début 1943, Paul Dufour entre dans un des meilleurs services de renseignements : Bayard. Ce service a été créé en juin 1941 par deux parachutistes, Antoine Jooris et Auguste Dubuisson. Son organisation est caractérisée par la décentralisation : les groupes de renseignement travaillent de façon tout à fait indépendante. Les agents se voient désigner un objectif qu'ils sont chargés de tenir à vue, de contrôler constamment.

Le pays est découpé en un certain nombre de secteurs entre lesquels les contacts sont inexistant grâce à une méthode de cloisonnement rigoureux. Fin 1942, le réseau Bayard étend son activité sur tout le pays. Chaque semaine les courriers des secteurs livrent les documents à la direction de Bayard qui leur transmet les instructions à rapporter aux secteurs.

Un système de courrier par la France est établi. Bayard transmet pendant tout un temps les rapports en provenance des services de renseignements néerlandais.

Cependant, malgré toutes les précautions, les arrestations par les Allemands déciment les rangs du réseau : mais la mission est poursuivie jusqu'au bout et les agents restent fidèles à leur devise : "Sans peur et sans reproche". L'utilité et la valeur des renseignements fournis par Bayard sont consacrées à de nombreuses reprises par des félicitations transmises par Londres.

Grâce à ses actions incessantes, Paul Dufour parvient à recueillir et à transmettre un nombre considérable de renseignements de grande valeur pour les Alliés : identification des unités allemandes, mouvement des troupes, quantités et genres de chars, de canons, de véhicules, chargement et destination des trains... Tous les lundis, les renseignements sont dactylographiés par Madame Dufour et transmis par différentes voies à leurs destinataires :

"On faisait le courrier pour l'Angleterre". Le réseau est également en contact radio deux fois par semaine avec Londres. Au mois de novembre 1942, détecté par la radiogoniométrie allemande, Dubuisson est arrêté en pleine émission. Bayard transmet également de nombreux courriers par pigeons parachutés d'Angleterre. Le réseau connaît un grand essor. Il comptera plus de 3000 membres, tous également courageux, malgré les arrestations, malgré la mort qui attend les agents pris par la Gestapo : ceux qui tombent sont aussitôt remplacés.

Le Commandant IFM Dufour participe aussi aux actions armées contre les installations de l'occupant. On vient d'ailleurs le consulter de plus en plus souvent: il est un incomparable conseiller technique en matière d'utilisation de charges explosives. Il instruit les Partisans afin que leurs actions soient couronnées de succès, afin que les explosions provoquent un maximum de dégâts aux installations et au matériel de la Wehrmacht.

C'est un grand miracle que je n'aie pas abandonné tous mes espoirs. (Journal d'Anne FRANCK).

Paul Dufour entreprend une véritable croisade lorsqu'il constate que l'Allemagne, manquant de plus en plus de techniciens de l'armement, tente de recruter le personnel de la MAE et de la FRC (Fonderie Royale des canons) pour le mettre au travail dans ses usines. Son mot d'ordre est impératif : "Pas une heure de travail pour les Allemands !". Ceux-ci essaient d'abord d'attirer les spécialistes en leur promettant un travail bien rémunéré, du pain, des vêtements pour les familles restées en Belgique. Les sollicitations auprès des ouvriers qualifiés commencent en octobre 1941, puis la pression exercée par la Werbestelle (Office d'embauche) devient de plus en plus forte : le 06 octobre 1942, le travail obligatoire est imposé à tous les hommes de 18 à 50 ans. Les Allemands n'essaient plus de convaincre mais utilisent la menace, les représailles, la déportation à l'égard des récalcitrants. Diverses ordonnances suppriment les cartes de ravitaillement aux réfractaires. Menacés par l'occupant allemand, les membres de la MAE retrouvent le réflexe qu'ils avaient avant la guerre : ils vont chez le Commandant pour y recevoir des conseils judicieux, une aide appréciée.

Il les dirige vers le maquis, leur procure de faux papiers d'identité, des timbres de ravitaillement, les fait entrer dans la clandestinité, bref, prend toutes les mesures pour les soustraire à la machine de guerre allemande, mais surtout à la déportation. Sa maison, au numéro 11 de la rue de la Justice à Liège, devient un endroit de rendez-vous pour les Résistants, les membres de la MAE. Le commandant Dufour prend de plus en plus de risques. On lui recommande de se réfugier dans la clandestinité, on lui conseille la prudence : "Pense à ton épouse, à tes quatre enfants". Bien sûr qu'il pense à son épouse et à ses enfants : Renée, 21 ans, Robert, 13 ans, Simone, 10 ans et Marc, 8 ans. Mais il ne veut en aucun cas ralentir ses activités contre l'occupant, cesser l'aide qu'il apporte au personnel de la MAE et de la FRC. "Si la gestapo vient m'arrêter chez moi, je m'enfuirai par les jardins", répond-il en riant ... Il n'hésite pas à se rendre devant l'Office National du Travail chargé du recrutement de main-d'œuvre, pour retenir le personnel hésitant. Il se déguise même en fonctionnaire des Chemins de Fer et, coiffé du képi approprié, il se rend à la gare de Liège et à celle d'Angleur dans l'espoir de sauver les quelques techniciens qui s'apprêtent à embarquer dans les trains

pour le Reich. Mais l'étreinte des Nazis se resserre inexorablement sur lui ...

Le 15 janvier 1944 ...

Le samedi 15 janvier 1944, à 6 heures du matin, alors que le commandant IFM Dufour et son épouse se préparent pour la journée. De violents coups sont assénés sur la porte d'entrée de leur domicile : c'est la Geheime Feldpolizei ! Un regard à son épouse et il se lance aussitôt vers le jardin ... où il tombe sur plusieurs soldats allemands qui l'attendent, l'arme pointée sur lui.

Arrêté, il est brutalement arraché à sa famille et emmené sur le champ par les sinistres gardes : il a juste le temps d'embrasser son épouse et de lui dire dans l'oreille : "N'oublie pas le 6,35". Il lui recommande ainsi de faire disparaître un pistolet qu'il avait reçu pour expertise balistique et qu'il avait soigneusement caché.

Madame Dufour, effondrée, reste à la maison sous la surveillance d'un garde armé : c'est alors qu'elle se rend compte de la présence de la machine à écrire, ainsi que d'une partie du courrier porteur des adresses de Résistants, de Réfractaires et d'autres documents contenant des renseignements importants sur les forces allemandes. Encore heureux que deux colis contenant de très importantes informations confidentielles aient été livrés au vicaire de la paroisse il y a juste deux jours ! L'Allemand ne semble pas entendre le français: Madame Dufour parvient à faire comprendre à son fils Robert qu'il doit se préparer à brûler les papiers compromettants. Elle demande alors au soldat allemand l'autorisation d'aller chercher du charbon pour recharger le poêle: le garde accepte mais l'accompagne dans la cave où elle remplit lentement le seau ... Lorsqu'elle remonte, les documents ont été transformés en fumée: son fils avait parfaitement compris la manœuvre. La perquisition qui a lieu quelque temps après ne permettra plus à la G.F.P. de découvrir des informations sur la Résistance.

Happé par la monstrueuse machine répressive allemande, le commandant ne retrouvera plus jamais la liberté, ne reverra plus jamais sa femme ni ses enfants. De bien cruelles épreuves attendent Paul Dufour et les siens.

Le Colonel IFM Bertrand et les amis viennent aussitôt apporter leur réconfort à la famille éprouvée.

Le 17 janvier, Madame Dufour apprend que son mari est au secret à la prison Saint-Léonard. Le 19, elle reçoit la visite d'amis, de Monsieur Moors, secrétaire de la MAE, ainsi que celle d'un groupe de sous-officiers et d'ouvriers qui viennent prendre des nouvelles de leur chef.

Dans les cellules de la Citadelle

Le commandant est bientôt transféré à la Citadelle, transformée en sinistre prison où séjournent tant de Résistants arrêtés par les Allemands.



Prison de "La Citadelle" à Liège

Madame Dufour reçoit de l'occupant un document rédigé en allemand et en français, qui précise notamment que le prisonnier peut recevoir des colis et de l'argent. Mais les Allemands ont barré les lignes autorisant l'échange de lettres entre l'officier et la famille. Le document a été rempli au crayon par le commandant qui a indiqué le montant qu'il pouvait recevoir par quinzaine (100 francs), son numéro de matricule de prisonnier (n° 4236) et a signé.

La Citadelle ne se trouve pas loin du domicile de Madame Dufour. Le bâtiment est visible de la maison et on peut l'observer facilement puisqu'il se trouve sur une hauteur de Liège. Madame Dufour en examine minutieusement chaque fenêtre à l'aide d'une paire de jumelles. Puis, à partir de la fenêtre supérieure de sa maison, elle agite un drap blanc pendant de longues heures car elle se dit que son mari a peut-être la possibilité d'observer la ville entre les barreaux; peut-être voit-il sa rue, sa maison ?

Et effectivement, son émotion est grande quand elle aperçoit un drap blanc, accroché à une fenêtre de la Citadelle.

Les signaux qui deviendront quotidiens ne constituent qu'un fil très ténu entre les deux époux, mais Madame Dufour sait au moins que son mari est encore en vie. Le 07 mai 1944, il n'y a plus de drap blanc à la fenêtre; il n'y a plus le moindre indice visible, même à l'aide de jumelles.

Quelques jours après, elle constate qu'un drap blanc apparaît à une fenêtre de la partie inférieure de la Citadelle; ce changement est durement ressenti car tout le monde sait que les Allemands réservent les cachots du bas à ceux qui vont être condamnés à mort et qui seront fusillés ou déportés!

Madame Dufour veut absolument améliorer ses contacts avec son mari, avoir des nouvelles de sa santé ... Et puisque l'échange de courrier est interdit, elle trouvera un autre moyen. Elle prend un miroir et envoie des signaux lumineux sur la cellule; peut-être pourra-t-elle ainsi mieux communiquer avec lui ? Mais il faut rapidement arrêter les signaux par miroir : les

gardes allemands sont intrigués et s'apprêtent à intervenir. Heureusement, un ami parvient très vite à faire parvenir à Madame Dufour un petit papier sur lequel il a rédigé un message laconique mais clair : "ne plus se servir du miroir".

Ce document renseigne aussi que "tout va bien, santé bonne", mais annonce une nouvelle inquiétante : "passera bientôt Conseil de Guerre". Madame DUFOUR marque la date sur ce papier, le jour où elle l'a reçu : "22-5".

Le bail de la maison a expiré fin avril 1944. Madame Dufour trouve là une bonne occasion de forcer la garde allemande afin de demander conseil à son mari. Elle rédige vite un petit mot et se rend aussitôt à la Citadelle; peut-être pourra-t-elle le voir ? Mais la sentinelle n'accepte que de transmettre le message au prisonnier.

La réponse est notée sur le même document et le Commandant IFM Dufour y appose sa signature après y avoir ajouté "Bons baisers" : ce sera là le dernier message écrit qu'il pourra faire parvenir à sa famille.

Il y a presque cinq mois que Paul Dufour a été arrêté. Cinq mois de cachot, de privations, de séparation. L'échange quotidien de signaux par draps blancs se poursuit, mais, le 31 mai, il y a un brouillard tenace qui empêche de voir la Citadelle. Les jours suivants, il n'y a plus de drap blanc ! On a beau observer toutes les fenêtres du bâtiment aux jumelles, il n'y a plus le moindre signal.

Qu'est devenu le Commandant IFM Dufour ?

Pendant de longs mois, personne ne pourra répondre à cette angoissante question ... Tout au plus, certains prisonniers de la Citadelle parviennent-ils à faire savoir à la famille qu'il a été déporté en Allemagne.

Ami, si tu tombes ...

Dès que le Commandant est arrêté, la relève est assurée. "Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place..." : telles sont les paroles du "Chant des Partisans". Mais la famille DUFOUR donnera au texte écrit par Joseph Kessel et Maurice Druon un sens plus grandiose encore.

En effet, Renée remplace son père dans la dangereuse lutte contre l'ennemi, bien qu'elle sache que la famille est repérée par la Gestapo. Il est vrai que la jeune fille mène le combat contre l'occupant depuis le début de 1943: à 20 ans, comme son père pendant la Première Guerre mondiale, elle avait répondu à l'appel de son pays. Elle portait en effet de nombreux documents sur la Wehrmacht aux agents de la Résistance.



Renée Dufour, un visage juvénile, un tendre sourire qui cachait une volonté farouche de combattre l'occupant

Elle reprend avec courage le flambeau tombé des mains de son père et redouble d'ardeur dans la lutte contre les Allemands. Elle dactylographie le courrier et achemine un grand nombre de documents, de timbres, ainsi que de l'argent qu'elle porte sur elle ou qu'elle cache dans les vêtements de sa sœur ou de ses frères. Les pantalons golf que les garçons portent à cette époque sont d'ailleurs pratiques pour dissimuler quantité de papiers. Elle franchit ainsi avec le sourire un nombre important de contrôles allemands: sa jeunesse, son assurance, sa foi inébranlable lui permettent de passer sans encombre au travers des mailles serrées du filet que la Gestapo tend dans tout le pays. Elle devient, elle aussi, membre du Réseau Bayard. Elle prend les risques les plus grands en allant chercher un pilote américain et un aviateur canadien, qu'elle conduit - en tram ! - au nez et à la barbe de l'occupant vers un autre rendez-vous où ils sont pris en charge pour une évasion vers l'Angleterre. Elle a évidemment recommandé aux militaires alliés de ne parler sous aucun prétexte, surtout quand le contrôleur vient vérifier les billets. La consigne ne sera pas toujours respectée par ces aviateurs parfaitement flegmatiques, et plus d'un Liégeois sera surpris d'entendre quelques mots d'anglais dans un tram bondé alors que des uniformes Feldgrau circulent dans les rues de la ville ... Nul doute qu'elle a souvent frôlé la mort.

En évoquant l'action valeureuse de Paul et de Renée Dufour, on ne peut s'empêcher de penser à Walthère DEWE, grand Résistant liégeois tombé sous les balles allemandes le 14 janvier 1944 et dont les deux filles participaient également à la lutte acharnée contre l'occupant.

Adjudant de Renseignements et d'Action

Les services éminents rendus au pays par Renée Dufour à partir du 25 février 1943 ont été officiellement reconnus par le Ministère de la Justice le 03 janvier 1945. De plus, la lutte courageuse qu'elle a menée pendant la guerre lui a valu d'être nommée Auxiliaire des Services de Renseignements et d'Action de Première Classe à la date du 01 mars 1944 (Arrêté du 04 juin 1948), puis Adjudant à la date du 01 mai 1944, c'est-à-dire à l'âge de 21 ans (Arrêté du 04 avril 1946).

L'attente

Les mois passent sans qu'aucune nouvelle ne parvienne à la famille sur le sort de Paul Dufour. Heureusement, Madame Dufour est entourée de l'affection de ses quatre enfants : Renée seconde admirablement sa mère. Et puis, il y a tous les amis, les officiers, le personnel de la MAE qui réconfortent régulièrement la famille ...

Le Colonel IFM Bertrand et son épouse viennent un dimanche sur deux, rue de la Justice; les autres dimanches, la famille se rend au domicile du Directeur de la MAE. Le débarquement en Normandie en juin 1944, la libération de la Belgique et l'effondrement progressif des armées hitlériennes apportent les plus grands espoirs au Pays et en particulier aux familles qui ont un être cher quelque part en Allemagne.

Chaque jour, on pense au prisonnier, on prépare son retour, son accueil au foyer... Début 1945 : Madame Dufour reçoit une demande de renseignements émanant du S.G.A.R.A.(Service Général des Agents de Renseignements et d'Action) afin d'orienter les recherches; ce document sera également transmis à des milliers de familles comptant des prisonniers politiques.

Un jour, le Colonel IFM Bertrand vient à la maison; son visage est grave; il annonce la nouvelle tant redoutée : Paul Dufour a succombé aux terribles sévices qu'il a subis pendant de longs mois dans les prisons et camps de concentration nazis.

La pénible nouvelle vient de lui être transmise par le Ministère de la Défense Nationale le 05 mai 1945 ...

(Source: Article du Colonel F.GERARD (ancien directeur du CC R&A) dans le Bulletin du CLHAM (Centre Liégeois d'Histoire et d'Archéologie Militaire) n°5 Tome IV

Le centre de Compétence matériel Roulant et Armement, mieux connu des Liégeois sous le nom d'Arsenal de Rocourt porte le nom de Quartier major IFM Dufour. (Ndlr)

Recueilli sur le site <http://www.freebelgians.be/articles/articles-3-88+le-major-ifm-ing-nieur-de-fabrication-milita.php>

Message pour les prisonniers de guerre en Allemagne

Chaque année, durant la guerre de 40, les Evêques de Belgique envoyaient aux prisonniers de guerre à l'occasion de la Noël une petite homélie. Le petit papier de 4 pages mesurait 11 cm sur 7 cm.

Dans les archives de Louis MARZEE, Prisonnier au Stalag VI I I A à Görlitz, sa fille Christiane a retrouvé cette adresse aux prisonniers. Elle vous en livre le texte.

Noël 1943

Nos très chers fils,

La fête de Noël nous donne l'occasion, cette année encore, de venir près de vous, pour vous dire toute notre affectueuse sympathie, et vous souhaiter, malgré une captivité qui se prolonge, un heureux Noël.

Cette fête si douce au cœur chrétien vous la vivez entre vous, loin des êtres aimés. Dans vos baraques au camp ou au kommando, vous préparez la fête ; le décor de vos monotones journées sera transformé pour quelques heures. Des guirlandes, des branches de sapin, quelques verdure entourant une crèche vous rappelleront tout le jour qu'aujourd'hui, c'est Noël, et que vous saurez accueillir l'Enfant Dieu qui vient sur notre terre. Ce qu'il recherche cependant ce ne sont pas des demeures extérieures, mais des cœurs disposés à vivre de sa doctrine et de son exemple, des cœurs auxquels Il puisse confier le message de son propre cœur, la leçon de sa vie, des cœurs avides d'entendre l'appel au salut dans un monde qui, plus que jamais, a besoin de lumière et de rédemption.

Cette joie de Noël ne sera pas pour vous sans mélancolie : le souvenir de cette fête vous ramènera en pensée à ce foyer où vous êtes attendu avec une si grande impatience.

Et votre cœur a raison. Pour goûter intensément cette fête de Noël, il faut la vivre étroitement unis à tous ceux qui constituent votre trésor d'affections terrestres. Noël c'est la fête du foyer.

L'Enfant Dieu semble vous inviter spécialement à aspirer à un jour, que nous espérons proche, où vous serez à nouveau réunis dans la joie d'un foyer retrouvé. Ce jour-là, commencera pour vous une nouvelle période de votre vie, et il importe de bien préparer le retour. Placez-vous aux pieds de la crèche et Dieu mettra dans vos âmes les sentiments qui consacreront votre bonheur qui vient.

Depuis l'enfance Noël est pour nous un appel à la générosité, à la grandeur d'âme, au dévouement magnanime dans le service de Dieu. Devant l'héroïsme volontaire de notre Dieu notre égoïsme nous fait honte ; devant sa pureté, notre cœur se libère de bien des attaches et la tentation s'arrête au bord de nos âmes ; devant sa pauvreté nous méprisons la richesse et notre âme renouvelée à son contact connaît la paix et la joie.

Au cours de votre captivité, Dieu aura parlé à votre cœur et beaucoup d'entre vous Lui auront répondu. Ce désir d'une vie plus chrétienne, il faut encore le raffermir en vous à l'occasion de cette fête de Noël et surtout développer dans vos âmes la résolution de faire rayonner au retour une conviction née et mûrie dans l'épreuve.

La tâche qui vous attend demain est noble. Elle sera rude. Elle se poursuivra dans un monde indifférent aux choses de Dieu, avide des jouissances terrestres. La tentation sera grande de relâcher son effort ou de céder aux sollicitations d'habitudes anciennes. La vie facile aura encore des attraits et la richesse de la séduction. Le Dieu de la crèche nous montre l'exemple. Si nous voulons être ses disciples et travailler avec Lui à rendre au monde la lumière et la paix, il faut savoir renoncer aux plaisirs, pour une vie plus rude et plus saine, savoir se

détacher de la richesse pour trouver ce trésor de l'âme que les vers ni la rouille ne peuvent entamer.

Dans votre foyer, demain, vous aurez à cœur d'entretenir et de développer ces grâces de Dieu. Vous élèverez vos enfants dans ces convictions et vous en ferez des hommes et des chrétiens qui honoreront notre Patrie et l'Eglise.

Vos femmes et vos mères partagent ces sentiments. Toute la communauté catholique belge prie à vos intentions. Nous demandons à Dieu de vous ramener bientôt, de vous ramener sains et saufs, meilleurs chrétiens, afin de collaborer au progrès moral et religieux de notre chère Patrie.

Dans l'attente de ce jour désiré, nous vous envoyons à vous et à vos familles, notre affectueuse et paternelle bénédiction.

J.E. Cardinal Van ROEY, Archevêque de Malines

LOUIS-JOSEPH, Evêque de Liège

HONORE, Evêque de Gand

HENRI, Evêque de Bruges

LOUIS, Evêque de Tournai

ANDRE-MARIE, Evêque de Namur



Pour la paix



« Eduquer un enfant, c'est d'abord s'éduquer soi-même ! »

Geneviève BERSI HAND
